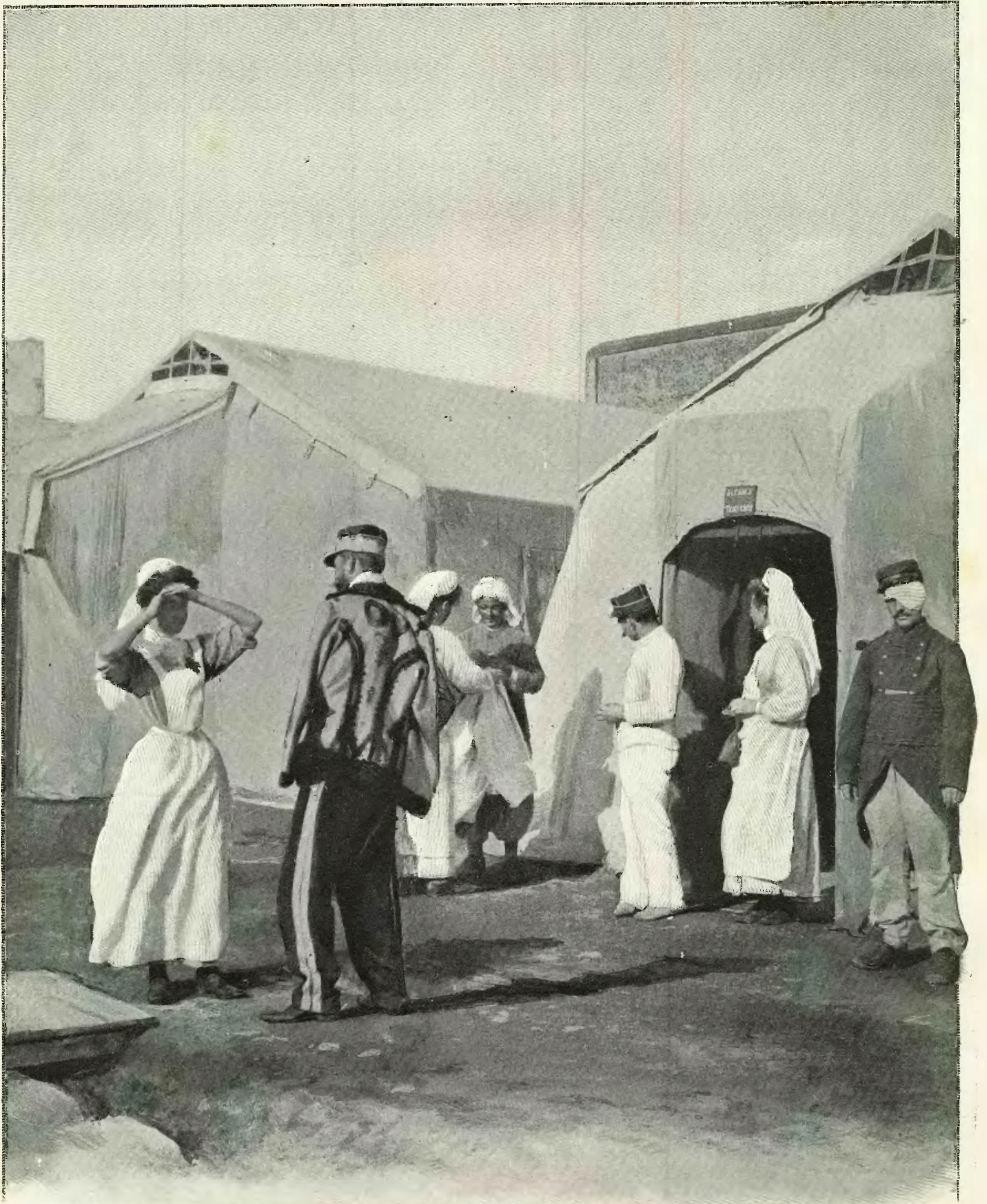


L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 11 AVRIL 1908

66^e Année. — N^o 3398.



LA CROIX-ROUGE A CASABLANCA

Devant les tentes de l'hôpital de campagne : une des filles du général Voisin cause avec le lieutenant Vallée, blessé ; une autre des filles du général se tient à la porte de la tente de droite. — Voir l'article, page 247. — Phot. de M. le capitaine Paul Azan.

COURRIER DE PARIS



— Ainsi, me dit le Fureteur, dans les tiroirs duquel j'étais venu moi-même un instant fureter, tu veux aller voir l'opérette-comique de Henri Cain qui s'appelle *le Chevalier d'Eon* ?

— Certes, et l'on m'a raconté que la générale avait été un très grand succès.

— Effectivement, j'y étais. Je n'aurais pas manqué de me trouver là, car j'ai toujours eu un goût particulier pour le personnage si brillamment aventureux, dont la figure et la vie sont évoquées à nouveau et animées sur la scène. Des types comme celui-là sont la personnification de toute une époque. On ne les rencontre guère qu'à la fin du dix-huitième siècle. Il est impossible aujourd'hui de se faire une idée de ces êtres excessifs, multiples et charmants, ayant reçu en privilège toutes les séductions, un grand assortiment de vertus et de qualités, de beaux brins de vices, ornés de connaissances et de dons, jusqu'à celui de l'ubiquité, lettrés et savants, spirituels, polis au delà des ongles, raffinés de courtoisie, bénédictins et frivoles, publiant à vingt ans des ouvrages sur la mécanique et les finances, capables d'exercer, à rendre jaloux les professionnels, mille métiers disparates, sans jamais en avoir appris aucun, voltigeant avec la plus heureuse et fanfaronne désinvolture de la diplomatie aux armes, de l'amour aux affaires, du plaisir au labeur, sachant convaincre et mentir en plusieurs langues, faire 200 lieues et crever dix chevaux, enlever une femme, un homme ou un bastion, passer une lettre, rompre une cire, surprendre un secret et le garder jusqu'à mort, traverser un fleuve à la nage, monter aux échelles, glisser des toits, grimper des escaliers dérobés, entrer par des portes d'alcôves, dormir debout dans des placards, sauter par des fenêtres, rosser le guet, bâtonner des gens, faire l'aumône, se ruiner au jeu, composer des libelles, tourner des vers, être à la fois homme et femme, éveiller de grandes flammes et les couronner... tout cela légèrement, prestement, sans huile ni effort, comme en pichette et sur la pointe de l'escarpin. Le chevalier d'Eon fut un de ces délicieux Protées et androgynes de l'histoire. Pour se grimer, se déguiser, porter au naturel tous les travestissements, passer de l'homme d'église au robin, de la cotte à la botte, nul ne lui monte aux chevilles, et comme pas un et pas une, il eut également le tour et la manière de mener au bout, et jusqu'à la signature, à travers embûches et dangers, les plus délicates entreprises, roué à toutes les subtilités et finesses de la diplomatie, habile aux négociations, aussi expert à duper des ambassadeurs qu'à les éclairer, à tirer le renseignement d'une favorite qu'à percer le plan d'un chef de police. En plus, mêlant tout sans rien brouiller, voyageur et sédentaire, désintéressé et criblé de dettes, processif en diable, amoureux de fatras et de pape-rasses, d'exploits, de pamphlets, charades, se riant de la calomnie, du poison, des pièges de toutes sortes, espèce de personnage à la Beaumarchais et à la Casanova, svelte, impudent, hardi, beau comme un page, brave comme un lion, sensible et fin comme une femme et semblant venu au monde, en France, dans l'unique but de porter et tirer l'épée pour son plaisir et servir le roi.

— Quelle éloquence ! dis-je à Ludovic. Tu parles de ce chevalier avec autant d'ardeur que s'il était de ta famille et que tu fusses fier d'en descendre ?

— Malheureusement non, je n'ai point une goutte de son sang dans mes pauvres veines, mais je le connais mieux que mes ancêtres dont je ne

sais rien. J'ai lu tout ce qui a été écrit sur lui, sa vie m'est familière, et enfin, il y a quelques années, j'eus la fortune de dénicher une grande partie de ses papiers. Les voici.

En même temps il posait et dispersait devant moi une liasse épaisse de feuillets et de documents jaunis exhalant une incomparable odeur d'armoire, de grenier, de poussière, de paille et de pomme !

Les éparpillant, il continuait :

— La plupart de ces documents datent du milieu de la vie d'Eon, de 1780 à 1790. Il y a de tout : des notes de tailleur, d'arquebusier, de sellier, de restaurateur... Je sais comment il s'habillait, ce qu'il mangeait ; je pénètre dans le détail de cette curieuse existence. La silhouette se précise et devient palpable, et j'ai la ravissante illusion de vivre en ces époques dont je me désole. Je m'imagine qu'il va gratter à la porte et entrer tel que nous le donnent les gravures du temps, marchant en homme sous ses jupes qui le font damer, avec un haut bonnet tuyauté posé à la dragonne sur sa tête expressive au grand nez pointu qu'on dirait dessinée par Carmontelle ou bien costumé du bel uniforme vert de capitaine qu'il affectionnait, la cuisse heureuse sous le daim abricot de la culotte, et le front bien bandé par la peau de léopard du casque, d'où s'échappent des cadenettes d'argent. C'était une bouillante nature qui avait l'ordre d'un caissier. Tous ses moindres comptes sont tenus à jour et lisiblement paraphés.

Voici, en 1777, une facture de *Lamy, marchand pelletier du Roi*. A LA RENOMMÉE DE L'EMPEREUR, rue St-Honoré, entre la rue de l'Arbre-Sec et celle des Poulies, à côté de l'hôtel d'Aligre. Vendu à mademoiselle d'Eon un manchon de loup avec sa ceinture. 48 livres.

Voici, de 1773, *fourny par Desprieux, marchand drapier* A LA TESTE NOIRE, rue du Roule, au coin de la rue de Bethizy, 4 aunes de drap fin Julienne écarlate à 36 livres, soit 144 livres. Et l'échantillon, dont la gaie couleur n'a point passé, est encore, avec son épingle de laiton à tête ronde, attaché au coin de la feuille !

Une autre : AUX ARMES D'ANGLETERRE, cartefour des rues de la Harpe et vieille Bouclerie, vis-à-vis celle de Saint-Séverin et au coin de celle de Mâcon.

Pour M^{lle} d'Eon une paire de gand de soye noir de Paris, 6 liv.

Une paire id. Amadis, 5 liv.

Une paire de mitons de soye tricoté, 3 liv.

Deux aulnes de dentelle à 2 l. 12.

La chevalière a écrit de sa main en bas : payé, suivi de ses initiales.

Cette autre note est de chez *Barnou, marchand mercier* : A LA CAPOTTE ANGLAISE, la cinquième boutique après le quai de Gèvres, à côté d'une lingère, vis-à-vis la statue du Roi. Barnou tient en magasin toutes sortes de vestes brodées en or et argent, déshabillés de dames de toutes saisons, juppons piqués, paniers à l'anglaise, Considérations et Bouffantes, parapluies et parasoleils, sacs d'église en velours galonné, Barcelonnettes et Wichourat.

Chez *Vilmorin-Andrieux*, AU ROI DES OISEAUX, quai de la Mégisserie, entre le Roi de France et l'Ecritoire, près le Café du Midi, M^{lle} d'Eon achète, le 17 avril 1782, des oignons blancs et rouges d'Espagne et des choux-fleurs avec de la grande pimprenelle.

A LA TÊTE D'OR, elle fait l'emplette « d'un gros bouton d'argent à mille pointes » pour 15 livres.

Chez *Jollivet*, A L'IMAGE NOTRE-DAME, rue de Bussi, elle se fournit « de très beau papier batu, lavé coupé d'or pour bien écrire et d'excellentes plumes d'Hollande et des mieux taillées pour

les personnes de qualité, et de la plus belle cire d'Espagne de toutes couleurs.

Soufflot, qui tient magasin de modes, AU DUC DE CHARTRES, lui envoie pour 8 livres six rosettes de saint Louis et deux nœuds d'épée. Quand elle est en voyage, c'est son parent, M. le chevalier O'Gorman, qui fait ses affaires et règle pour elle. J'ai là le faire-part de mort de ce digne gentilhomme, ancien capitaine du régiment de Dillon, commandant de Sourèze en Languedoc. — Madame sa veuve nous avise que le service se fera le jeudi 17 mars 1785, à dix heures du matin, en l'église des R. R. P. P. Cordeliers. Et ce billet est intéressant parce qu'adressé à M^{lle} d'Eon, il nous apprend qu'elle demeurerait alors « rue de Grenelle, vis-à-vis la fontaine, à droite, par le quai ».

Je pourrais te lire, poursuivait le Fureteur très surexcité, des notes de copieux souper en Angleterre qui te prouveraient que la chevalière avait de la bravoure jusqu'à table. Mais j'ai mieux. Régale-toi avec cette facture d'un feu d'artifice commandé le 29 juillet 1785 par M^{lle} la chevalière d'Eon « pour être tiré à l'hôtel de Madame la duchesse de Montmorency-Bouteville, rue du Chemin de Ménilmontant, pour un peu avant dix heures du soir ». Je te lis le détail du feu : Six marons à 4 sols, six fusées volentes, à 8 sols, quatre artichauts, 2 l., un soleil à cordon bleu, 2 l., cinq chandelles romaines à 12 sols, un caprice à 2 l. 10, une bombette à 1 l., le Transparent : Vive Anne, 3 l. 10. Le cheval de feu 18 liv., plus quatre douzaines de serpenteaux et 3 liv. pour le garçon qui a tiré le cheval de feu.

Toutes ces pétarades étaient fournies par Charoy, artificier du Roi : « Le seul qui a le secret de conserver les feux chinois dix ans à l'épreuve, sans se gâter et fasse des feux du goût le plus nouveau, pastilles, feux de table avec la devise que l'on voudra et les verres de couleur anglais, comme faisait le sieur Toré. Enfin, l'Homme de feu, qui est de voir un homme, sur un cheval faux, faire le manège comme un Homme bien monté. Charoy demeurait rue Neuve Saint Nicolas, derrière celle de Bondi, proche le boulevard St Martin et celui du Temple, où les soldats du guet font l'exercice, à l'Enseigne de l'Homme de feu. »

Enfin, je t'ai gardé pour la bonne bouche une bien jolie et étonnante lettre, lettre inédite, gaillarde lettre d'amour et de mariage adressée à la chevalière d'Eon par un de ses innombrables et tumultueux adorateurs. Tu sais que durant toute sa vie, le plus profond et irritant mystère régna sur son vrai « genre » et que toutes les intrigues menées pour s'assurer de son sexe par tous moyens, fût-ce la force, échouèrent invariablement grâce à l'adresse et à la vigoureuse résistance de l'homme-femme ? La plupart cependant, tenaient d'Eon pour une véritable et totale fille d'Eve, ainsi qu'en témoigne la lettre que je viens de t'annoncer.

Il prit un petit temps et s'élança :

— L'enveloppe d'abord : scellée à la cire noire d'un grand cachet armorié au tortil de baron : Mademoiselle d'Eon de Beaumont, chevalière de l'Ordre Royal et Militaire de St Louis, en son hôtel à Tonnerre, en Bourgogne.

Et puis le poulet : « Mademoiselle, un vieux » courtisan, un vieux militaire, sans avoir l'avantage d'être connu de vous, prend la liberté de vous écrire pour vous dire sans compliment que vous faites l'admiration de toute l'Europe depuis longues années, et qu'il désire fort de lier amitié avec Vous. Plus que cela, mademoiselle, veuf depuis 18 mois, sans enfants, il touche à son XIV^e lustre : il n'est pas beau, il n'est pas laid non plus comme un diable, voudriez-vous l'épouser ? Tâtez-vous, répondez si vous

» le jugez à propos, du moins sous 25 ans, et
 » l'affaire se pourra terminer avec le tems à la
 » satisfaction des deux parties. Décoré de deux
 » ordres militaires, il peut conjoindre, sauf meil-
 » leur avis, avec une chevalière de Saint-Louis.

» Pensez bien de moi, mademoiselle, je vous en
 » supplie, car si une fois vous en pensez mal, a
 » Dieu la brouette et plus de mariage. Je suis
 » avec bien du respect, mademoiselle,

» Votre très humble et très obéissant serviteur
 » Foigny de Blammont, baron et commandeur
 » honoraire de l'Ordre Royal et Militaire de la
 » Sainte Ampoule et de celui de Notre Dame de
 » l'Etoile. »

Il dégaine en post-scriptum : « J'ai été succes-
 sivement Lieutenant des Gardes de la Porte du
 » Roy, Mousquetaire de la première Compagnie,
 » Cornette au Régiment de Pons Cavalerie et reçu
 » baron et chevalier de la Sainte-Ampoule le
 » 1^{er} avril 1748. Je suis licencié en droit depuis
 » 1733, respect par conséquent incapable de se
 » démentir vis-à-vis tous les avocats du Parle-
 » ment, mes Censeurs Royaux. Si vous vous
 » déterminez par hasard, mademoiselle, à faire
 » un voyage en Champagne, je vous offre un
 » appartement dans la maison que j'occupe et,
 » de plus, la table de 60 chevaliers de St Louis
 » de cette ville avec lesquels j'ai servi. »

Et il date : « Ce 6 février 1782, rue du Collège. »
 Et, pour finir sur une estocade galante, il trace
 en bas de page : « Toutes les nuits je mets votre
 » estampe à mon chevet, mais quelle différence,
 » mademoiselle, de l'ombre à la réalité ! »

Ah ! voilà de l'ancienne France où je ne m'y
 connais pas ! conclut le Fureteur en rassemblant
 avec fièvre ses papiers. Cette d'Eon alluma un
 tel enthousiasme dans le monde qu'un autre
 amoureux inconnu, un Espagnol, lui envoyait,
 en présent, de Burgos... ce petit chiffon... tiens ?

En même temps il me tendait un lambeau de
 soie brûlée par les ans, couleur de rouille. Et
 comme je lui demandais :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Putt ! Presque rien ! Un morceau du dra-
 peau du Cid...

Nous nous taisions. Des grandes choses dis-
 parues passaient. Je questionnai Ludovic une
 dernière fois :

— Enfin, c'était bien un homme ?

— Tout à fait bien. Quand, en 1808, à Londres,
 on tira le drap de dessus ce vieux corps élégant
 et couvert de blessures, la plus légère hésitation
 ne fut plus permise, et si ce brave commandeur
 de la Sainte-Ampoule, accouru de Champagne,
 s'était trouvé là, nul doute qu'il n'eût, *de visu*,
 perdu connaissance de confusion.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LA CROIX-ROUGE AU MAROC

Les Dames Françaises justifient une fois de plus,
 au Maroc, la confiance qu'inspirent de longtemps
 leur organisation excellente, leur zèle infatigable,
 leur dévouement à toute épreuve. Ce sera une con-
 solation pour ceux dont les enfants combattent dans
 le bled marocain sous le drapeau français, que de
 savoir de quels soins touchants sont entourés à l'am-
 bulance, par ces infirmières volontaires, ceux de nos
 soldats qui tombent au champ d'honneur. C'est
 pour cela que nous sommes heureux de publier ici,
 avec des documents photographiques pris là-bas,
 sur place, quelques renseignements recueillis à bonne
 source sur le fonctionnement de la Croix-Rouge à
 Casablanca.

« Les Dames Françaises, constate un récent com-
 munique du ministère de la Guerre, ont rendu de
 signalés services. »

Et quelqu'un qui revient de là-bas et qui a pu les
 voir à l'œuvre, précise et nous déclare : « Elles ont
 complété de la façon la plus efficace le rôle du service



A CASABLANCA. — Une cure d'air et de soleil en compagnie des Dames de la Croix-Rouge. — Phot. du Taillis.

de santé de l'armée. Nos médecins militaires, nos
 ambulanciers ont été superbes au feu ; les Dames
 Françaises, admirables à l'hôpital. »

Tout d'abord, on ne saurait rendre un trop cha-
 leureux hommage au délégué de la Croix-Rouge à
 Casablanca, M. de Valence. Ce nom, déjà, fut familier
 à tous les soldats qui prirent part à la campagne de
 Chine.

M. de Valence a passé la soixantaine, sans doute.
 Il montre, dans l'accomplissement de la mission
 qu'il s'est donnée la verve, la résistance d'un
 homme de quarante ans. Voici, à titre d'exemples
 deux de ses exploits :

Après le combat de Darksibat, le 4 février, c'est
 lui qui va relever les corps du lieutenant Ricard et
 du cavalier de Kergorlay. Il fait une chaleur intense.
 Pourtant, en grand deuil et ganté de noir, il accom-
 pagne leurs cercueils, à pied, jusqu'à Casablanca,
 suivant d'un pas alerte, à travers le bled torride,
 l'escorte de cavaliers qui leur sert de garde d'honneur.

C'est lui encore qui, le 29, sur le champ de ba-
 taille des Rfaka, va chercher les lieutenants Merle
 et Vallée, blessés tous deux dans les circonstances
 que nous avons dites, et les ramène à l'ambulance
 provisoire, au campement. Il est 8 heures 1/2 du soir
 quand le convoi y arrive. M. de Valence a fait encore
 tout le trajet à pied, risquant d'ailleurs parfaitement
 d'être enlevé en cours de route par quelque parti de
 Marocains faisant un retour offensif. Il devrait être
 harassé. Il prend à peine le temps de dîner, si l'on
 peut ainsi dire, debout, d'un morceau de fromage ;
 puis, avec le capitaine Duriez, de la Légion, qui

commande l'escorte, se remet en marche, à 10 heures
 du soir, vers Mediouna, où l'on arrive le 1^{er} mars
 dans la matinée. Là, il ne fait que toucher barre :
 le temps de descendre et d'installer les blessés et
 d'organiser en hâte un nouveau convoi, et il repart.

Sa sollicitude pour les blessés confiés à ses soins,
 officiers, sous-officiers ou simples soldats, qu'ils
 soient Français de France ou tirailleurs indigènes, est
 paternelle.

Dans le sable, les rocaillies, à travers des terrains
 accidentés, où des pistes même ne sont pas toujours
 tracées, le transport des blessés, dans des arabas,
 des charrettes très primitives, très dures, est toujours
 pénible, douloureux. Sur l'initiative de leur délégué,
 les Dames Françaises occupent leurs rares loisirs,
 les heures où elles ne sont pas de service au chevet
 des lits d'hôpital, à confectionner de petits matelas,
 des traversins dont on garnit le fond de ces voitures
 d'ambulance improvisées, et qui adoucissent sensi-
 blement les cahots de la route.

Se relayant de deux en deux mois à Casablanca
 pour assurer le fonctionnement de l'hôpital mili-
 taire, elles n'apportent pas, dans l'accomplissement
 de leur tâche, moins d'élan, moins de cœur que le
 délégué de la Croix-Rouge.

Qu'on veuille bien songer, pour apprécier plus com-
 plètement leur dévouement, que toutes sont des
 mondaines qui, afin de remplir un généreux devoir
 d'assistance envers nos soldats, ont quitté, pour des
 besognes délicates toujours, souvent peu agréables,
 parfois même assez répugnantes, une existence
 facile et luxueuse.

Arrivées là-bas, campées tant bien que mal dans un
 ancien hôtel — aujourd'hui l'hôtel de la Croix-Rouge
 — elles étaient à ce point abandonnées à elles-mêmes
 qu'il leur fallait, en dehors de leurs heures de ser-
 vice, de leurs mains délicates et malhabituées aux
 rudes labeurs, faire leur propre lessive. Sans doute,
 quelques-unes d'entre elles eurent plus d'une fois la
 nostalgie de la bergère, du bon fauteuil au coin du
 feu, dans le grand salon familial. Pourtant, elles ont
 accepté, toutes, avec une bonne grâce souriante, la
 situation telle qu'elle est. Elles sont, au travail,
 d'un enjouement qui charme et reconforte leurs ma-
 lades autant que leurs bons soins mêmes.

Beaucoup — comme M^{me} la générale Hervé, qui
 dirigea d'abord le service à l'hôpital de Casablanca,
 comme M^{me} la générale Voisin, la veuve de l'ancien
 gouverneur de Lyon, qui l'a remplacée dans ce poste
 et qu'accompagnent et secondent ses deux gracieuses
 filles — beaucoup sont veuves, femmes, filles de sol-
 dats. Un noble idéal les soutient. Non seulement
 elles se préoccupent d'améliorer, autant qu'il est en
 leur pouvoir, le bien-être de leurs chers blessés, de
 tous les troupiers même, par des distributions d'ob-
 jets utiles, tricotés, linge, ou par des gâteries, mais
 encore elles savent les mots qu'il faut leur dire ; et
 en quels termes souvent touchants, elles leur parlent
 du pays, de la maison, des parents !

Aussi, quand, au sortir d'un rêve oppressant de
 fiévreux, l'un des pauvres patients s'éveillant aper-
 çoit, penchée sur sa couche, l'une de ces infirmières
 empressées, il sourit à la petite croix de pourpre de
 son bonnet ou de son épaule, comme à un signe de
 joie et d'espoir. Il est du monde encore ; il va guérir.



M. de Valence, délégué de la Croix-Rouge à Casablanca.
 Phot. du capitaine Azan.



La voie ferrée allant de Valverde del Camino à la fonderie et aux mines.

LE KRACH ROCHETTE

LES MINES DE NERVA EXISTENT-ELLES ?

L'arrestation du banquier Rochette a été un événement sensationnel. La presse quotidienne lui a consacré d'innombrables colonnes ; la Chambre, une séance. Les entreprises financières, minières ou industrielles que Rochette a fondées ne représentent en effet, dit-on, pas moins d'une centaine de millions de capital, — et c'est le bon public qui a fourni ces cent millions, maintenant bien compromis.

Ces entreprises, du moins, existent-elles réellement ? Les désormais fameuses mines de Nerva sont-elles de véritables mines contenant du minerai, avec tout ce qu'il faut pour l'extraire ? Ou bien n'est-ce qu'un mot imprimé sur un papier filigrané et de couleur agréable, qui était coté cent francs hier, qui représente aujourd'hui cent sous, et que demain peut-être les camelots vendront dix centimes sur le boulevard ?

En présence d'informations vagues et contradictoires,

comme elles le sont toujours en pareil cas, nous avons eu la curiosité d'y envoyer voir.

Et nous publions ici l'article et les photographies que nous envoie de Valverde del Camino, province de Huelva, tout au sud de l'Espagne, celui de nos collaborateurs qui a fait le voyage : soixante heures par les trains les plus rapides.

Ces clichés et ce récit sont de simples documents d'une incontestable sincérité. Ils montrent un petit chemin de fer, des travaux de mines, des bâtiments en construction, des machines en cours de montage, des ouvriers au fond d'une galerie. Leur vue satisfera-t-elle les actionnaires ? Fournira-t-elle des armes au juge d'instruction ? Nous ne le savons pas et nous ne voulons pas le savoir.

Nous avons fait œuvre d'informateurs désintéressés : rien de plus.

Valverde del Camino, 4 avril 1908.

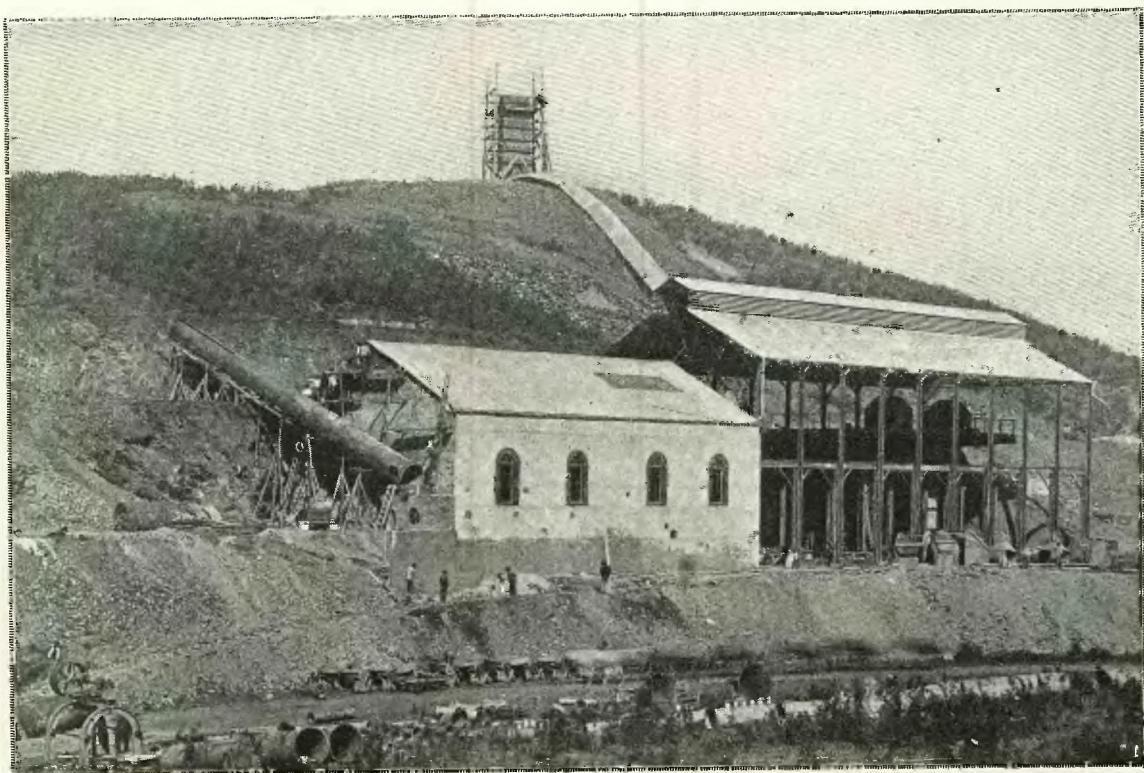
Le centre le plus rapproché des mines de Nerva est Valverde del Camino, petite ville de 8.000 habitants, de la province de Huelva. On y arrive par un chemin

de fer appartenant à la puissante compagnie anglaise l'Alkali Company, qui se détache de la ligne Séville-Huelva à San-Juan del Puerto, dernière station avant cette dernière ville.

Valverde del Camino est une oasis dans cette province desséchée pendant des siècles par les flots sulfureux que déversait dans l'atmosphère le grillage des pyrites. Les mines brûlaient chaque année, jusqu'à la suppression de ce procédé, 500.000 tonnes de pyrites qui, à 45 % de soufre, produisaient 225.000 tonnes de soufre volatilisé et envoyé dans l'air sous forme d'acide sulfureux. Seules, deux plantes, la jara et le laurier-rose, résistèrent à cet empoisonnement de l'air. Mais aujourd'hui, la végétation commence à reprendre de la vigueur. Et Valverde



Le barrage et le réservoir de 75.000 mètres cubes, près de la fonderie.

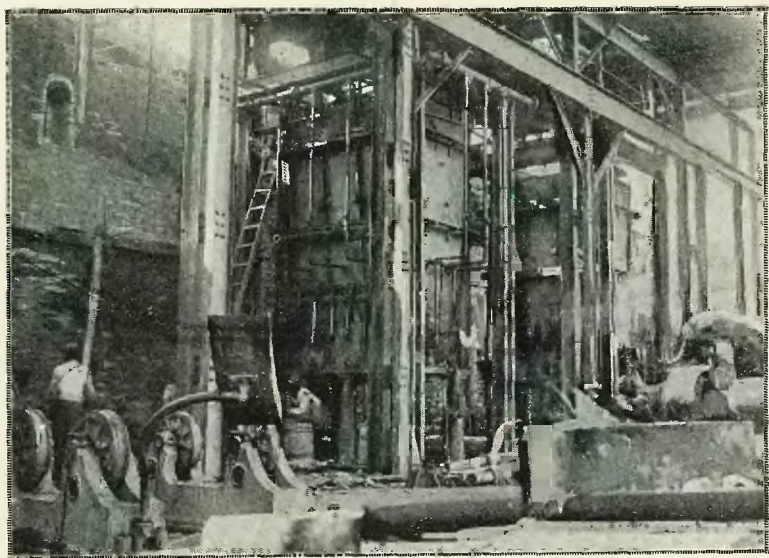


Vue générale de la fonderie : à gauche, inclinée, la cheminée des chaudières prête à être dressée ; sur la colline, la cheminée des fours.

del Camino dresse ses maisons d'une blancheur éblouissante, d'une blancheur mauresque, parmi des massifs d'orangers actuellement couverts de fruits, d'eucalyptus élancés et de magnifiques aloès.

Les mines appartenant à la compagnie de Nerva sont dispersées sur une étendue de près de 30 kilomètres, sur un espace vaguement elliptique, Valverde del Camino étant à une extrémité, et les célèbres mines de Rio-Tinto à l'autre. La voie ferrée construite par la compagnie de Nerva n'étant pas entièrement terminée, il faut se rendre aux mines à cheval, à travers les montagnes. J'ai ainsi visité la fonderie, la mine du Caridad et la mine plus importante de la Ratera. On chemine de mamelon en mamelon, parfois par des sentiers, parfois à travers les épais massifs de jara, arbustes d'un mètre à 1 m. 50 de haut, tout étoilés de fleurs qui ressemblent à de grandes pensées blanches, avec leurs pétales clairs et leurs cœurs jaunes et violets. De temps à autre, il faut passer par de véritables escaliers de rocher.

Quand on arrive au sommet des différents mamelons,



L'intérieur du hall de la fonderie : les fours « water-jackets ».



Chambre des machines, à la fonderie.

on aperçoit les méandres de la voie ferrée de la compagnie. Celle-ci part de la mine la plus éloignée de Digo-Diez, passe à la mine de la Ratera et vient se joindre à Valverde à la ligne de l'Alkali Company. Cette voie ferrée a 8 kilomètres de longueur. La plate-forme de la ligne est entièrement terminée. Les rails sont posés sur les trois quarts du parcours. Ceux du surplus sont à pied d'œuvre, prêts à être posés. On attend un arrivage d'éclisses.

On m'excusera si je donne à ces notes la forme sèche et précise d'une sorte de procès-verbal. Mais il n'y a pas à faire ici de littérature.

Le bâtiment de la fonderie est entièrement terminé. Il se trouve environ à moitié chemin du parcours total de la voie ferrée. Il se compose d'un grand hall couvert en toile ondulée, et monté sur des colonnes de fonte, et d'une chambre des machines en maçonnerie. Le tout est établi sur des fondations puissantes, pouvant supporter le poids des machines et des fours.

Dans le hall se trouvent deux fours « water-jackets » presque entièrement montés, comme on peut le voir sur la photographie ci-dessus. Chacun d'eux est quadrangulaire et a une capacité de 100 tonnes. Le bâti d'un convertisseur est également établi, et j'ai vu le convertisseur à pied d'œuvre.

Dans la chambre des machines se trouvent un compresseur d'air et une turbine à vapeur entièrement montés. Il doit y avoir une dynamo dont l'emplacement est prêt, mais qui n'est pas encore en place.

Les chaudières (deux batteries de deux chaudières



Mineurs au travail dans la mine de la Ratera.

chacune) sont entièrement établies dans la chambre voisine. On peut voir sur la photographie la grande cheminée métallique, qui a été montée inclinée, et qui est prête à être dressée. On peut voir aussi la cheminée des fours, sur le sommet de la colline, entourée d'échafaudages, et reliée aux fours par un tuyau en maçonnerie grimpant à flanc du coteau. Cette cheminée n'est pas terminée. Il y a encore une douzaine de mètres à construire.

Les wagonnets de formes appropriées pour le service des fours, des convertisseurs, des mattes, des scories, etc., sont rangés devant la fonderie.

Les dimensions totales du bâtiment de la fonderie sont de 60 mètres de long sur 15 mètres de profondeur.

A quelque distance, sont le bâtiment du laboratoire et celui de la forge et de l'atelier de réparations. Le premier est très avancé. Il n'y a plus guère que le toit à poser. Le second l'est moins. Il y a encore environ 2 mètres en hauteur de maçonnerie à construire.

Comme on le voit sur les photographies, la fonderie est établie dans une petite vallée. Au fond, se trouve le réservoir obtenu par un puissant barrage de maçonnerie d'une cinquantaine de mètres de long et d'une épaisseur

de 5 mètres à la base et de 2^m,50 au sommet. La superficie totale de l'eau m'a paru être environ d'un hectare et demi; elle est assez difficile à apprécier, étant donné la configuration accidentée de l'étang. La profondeur varie entre 7 et 3 mètres. En prenant la moyenne de 5 mètres,



Mineurs à l'entrée d'un puits de mine de la Ratera.

le réservoir contiendrait environ 75.000 mètres cubes d'eau, quantité supérieure aux nécessités d'une année d'exploitation.

Enfin n'oublions pas la poudrière, construite sur la hauteur, avec un mur d'enceinte de sûreté.

Tout près de la fonderie se trouve la mine du Caridad, d'importance secondaire. En y poursuivant les travaux préparatoires, on extrait environ 15 tonnes par jour. Elles s'accumulent sur le carreau de la mine avec les minerais précédemment extraits. Il y en a ainsi, sur le carreau, environ 500 à 600 tonnes.

Le treuil et la machine sont complètement montés.

Il ne manque que les cages, qu'on exécute à Huelva. Le puits principal a 50 mètres de profondeur. A l'étage inférieur, on a creusé, dans le filon, un puits d'étude d'une vingtaine de mètres.

Je suis allé ensuite à la mine beaucoup plus importante de la Ratera distante de 3 kilomètres. On verra sur la photographie le minerai déposé sur le carreau de la mine. Je l'évalue à environ 6.000 tonnes, extraites par suite des travaux préparatoires. La mine comprend deux puits : un puits primitif, avec sa machinerie, et un nouveau, dont le chevalement est construit, et la machinerie établie, sauf les cages et les poulies. Ces dernières sont sur place, ainsi que les câbles.

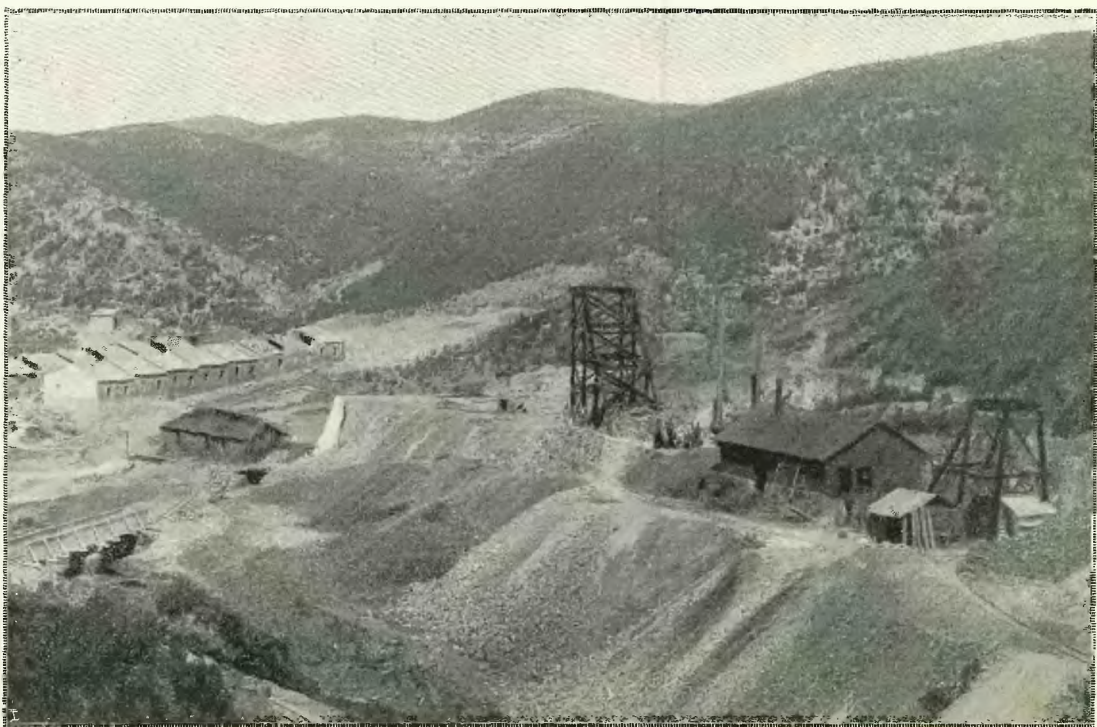
Il y a trois galeries : l'une, à 12 mètres de profondeur, de 30 mètres de long; la seconde, à 22 mètres, d'environ 100 mètres; la troisième, à 35 mètres, d'environ 200 mètres.

A peu de distance se trouvent les maisons d'habitation construites pour les ouvriers. Elles forment un groupe de vingt-deux habitations pour les ouvriers mariés, et sont entièrement achevées. Ce sont les premières d'un groupe qui grandira au fur et à mesure des demandes.

Au total, autant que j'ai pu me renseigner, il y a, à l'heure actuelle, environ six cents ouvriers employés aux travaux. Il y en avait, ces temps derniers, trois cents de plus, qui ont été licenciés par suite de l'achèvement des travaux de terrassement de la voie ferrée.

Voilà exactement ce que j'ai vu, de mes yeux vu. Ce qui précède est presque un inventaire. On m'a dit — et ici, bien que je tienne ce renseignement de gens dignes de foi, je n'affirme plus rien — qu'il y avait 5.000 tonnes de minerai sur le carreau de la mine Chaparrita; que celle-ci avait deux puits, dont l'un entièrement équipé avec une machinerie neuve, et deux galeries de 50 mètres. Je me propose de vérifier ces assertions. Mais je n'ai pu le faire encore.

On remarquera que, dans tout ceci, je n'ai pas dit un mot de la valeur du minerai. C'est que ce n'est pas là mon affaire. Je n'avais pas à faire un rapport d'ingénieur, mais un reportage pur et simple, — et qui ne comporte aucune conclusion.



Vue générale de la mine de la Ratera : au premier plan, à droite, amoncellements de minerai; à gauche, maisons ouvrières.



Les tirailleurs sénégalais sur le pont du transport la *Gironde*. — Phot. L. Baïssas.

LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS AU MAROC

Deux bataillons de tirailleurs sénégalais, soit 1.200 hommes, viennent d'arriver au Maroc, sous le commandement du lieutenant-colonel Michard. Ils constituent une partie des renforts envoyés au général d'Amade par décision prise en conseil des ministres, le 3 mars dernier.

C'est, de l'avis général des militaires, un appoint très sérieux aux troupes vaillantes, mais sans doute un peu excédées, qui combattent pour nous au Maroc. Les Sénégalais sont, en effet, d'admirables soldats, pleins de bravoure et de feu, et parmi eux, on a encore choisi de vieux serviteurs, des hommes qui ont fait déjà leurs preuves, au Soudan, au Congo, à Madagascar.

Ce sont essentiellement des soldats de carrière. Ils sont recrutés par voie d'engagements. La plupart rengagent à l'échéance du contrat qui les lie.

Détail qui donne à chacune des expéditions où ils prennent part un caractère très pittoresque et rappelle les anciennes armées de mercenaires : le tirailleur sénégalais ne se met en campagne qu'accompagné de sa femme et parfois de ses enfants. Mais qu'on n'aille pas croire que ces femmes soient pour les colonnes un empêchement. Aussi vaillante que son mari, la Sénégalaise est précieuse, au contraire, au corps qu'elle suit. Au camp, à l'étape, c'est elle qui prépare le riz et le couscous, non seulement pour son seigneur et maître, mais encore pour les camarades célibataires de celui-ci.

En marche, elle suit à côté du rang, son enfant au dos, sur la tête le bagage du ménage, tandis que le mari chemine, conquérant, le fusil à la bretelle.

Ils se sont embarqués, le premier bataillon avec l'état-major, le 19 mars, sur la *Gironde*, le second suivant à quelques jours de là. A la nouvelle qu'ils allaient faire campagne, leurs instincts belliqueux s'étaient soudain réveillés. Ravis, ils semblaient humer déjà l'odeur de la poudre.

A l'arrivée à Casablanca, où ils ont été accueillis cordialement par les tirailleurs algériens et tunisiens, ils ont été bien vite acclimatés. Leurs femmes, encapuchonnées de madras, de foulard, ou coiffées de hautes tiaras, ont bien, au premier moment, excité un peu les curiosités. Mais on fit bientôt connaissance. Maintenant, on « fait amis », on fraternise, — en attendant d'aller au feu ensemble.



Tirailleurs algériens et sénégalais font connaissance. — Phot. G. Veyre.



LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS A CASABLANCA — Les femmes et les enfants après leur débarquement. — Phot. Ortega.

QUATRE MOIS CHEZ LES CONDORS EN CALIFORNIE

Une passion très ardente pour la science, et aussi, sans doute, un penchant de race pour les aventures qui entraînent quelques risques ont fait entreprendre à un naturaliste américain une expédition assez peu banale.

M. William L. Finley est le jeune et très actif président de l'*Oregon Audubon Society*, ligue formée pour la protection des animaux sauvages qui vivent en territoire américain, et que les chasses dont ils sont l'objet tendraient à faire disparaître. Au nombre des espèces d'oiseaux les plus menacées se trouve le condor de Californie, espèce rarissime très différente, et comme taille et comme plumage, du vautour des Andes, et dont l'extinction totale n'est plus désormais qu'une question d'années. On suppose, en effet, que cette espèce ne compte actuellement qu'une trentaine d'individus. Avant peu de temps, le condor de Californie aura été rejoindre parmi les races anéanties l'epyornis de Madagascar, et le dronte de l'île Maurice. Ses œufs, très recherchés par les collectionneurs, valent de 1.200 à 1.500 francs, prix que suffirait à expliquer le danger que court un collecteur pour aller dénicher un pareil butin sur des sommets peu accessibles.

M. Finley, persuadé qu'une étude complète des mœurs de cet oiseau presque introuvable, avant sa disparition totale, présenterait un réel intérêt, se résolut à l'aller chercher dans les montagnes qu'il habite. Et l'an dernier, au printemps, il mettait son projet à exécution.

Parti le 10 mars du Murieta Ranch (Californie du Sud), avec un guide mexicain, il se dirigeait vers les monts de San-Bernardino et atteignait le lendemain l'entrée du canon ou ravin de Caruello, où la présence d'un couple de condors lui avait été signalée par les rapports des Indiens.

Il emportait, naturellement, dans cette expédition, des appareils photographiques, auxiliaires désormais indispensables de toute enquête de ce genre.



MM. Finley et Bohlman escaladant la montagne de San-Bernardino et se dirigeant vers l'aire des condors.

L'escalade d'une falaise à pic lui livrait, après deux heures d'efforts, l'accès de la crête. Et l'exploration commençait, à travers un entassement de roches dénudées et dans un labyrinthe de ravins et de précipices. Découragés, les deux hommes songeaient déjà à abandonner l'entreprise, quand M. Finley eut l'heureuse idée de tirer trois coups de revolver.

Quelques minutes après la triple explosion, qui avait fait retentir tous les échos de la montagne, le Mexicain poussait un cri de joie : à 800 mètres en avant, un oiseau de grande taille venait de surgir du canon et de se poser sur la pointe d'une roche. Puis, reprenant son vol, lourdement, il décrivait quelques cercles et disparaissait plus loin, dans les profondeurs de l'abîme.

La lunette d'approche avait permis à M. Finley d'identifier le fugitif : c'était son condor ! De l'avis du vieux Mexicain, le nid devait se trouver dans ces parages. Et, reprenant du cœur, les deux compagnons s'efforçaient de se rapprocher du

ravin où l'oiseau avait disparu. Se cramponnant aux arêtes des roches, le long de la paroi presque perpendiculaire, ils l'atteignirent enfin. Et, de nouveau, M. Finley déchargeait trois fois son arme.

Soudain, à quelques mètres au-dessus d'eux, un grand bruit d'ailes : les plumes hérissées, l'oiseau, dressé à l'orifice d'une crevasse, semblait prêt à bondir sur eux. Ils n'étaient venus que pour observer, et se gardèrent d'effaroucher davantage le condor qui, de son côté, ne bougea pas.

La première partie du programme était réalisée par cette heureuse rencontre : pour que l'oiseau ne s'enfuît pas à la vue des deux chasseurs, la crevasse devait abriter son nid, le nid devait contenir un œuf, sans doute prêt à éclore. Ce raisonnement du naturaliste était exact ; M. Finley put s'en convaincre en escaladant la falaise de façon à surplomber la roche en saillie où le condor continuait sa faction. Sur une mince couche de feuilles sèches et de plumes — c'est là tout le nid des condors — il distinguait un gros œuf bleuâtre.



Le condor ne construit pas de nid. L'œuf, toujours unique, est posé sur la roche nue, parmi quelques feuilles desséchées apportées par le vent.

Et, plein d'espoir, il commençait la périlleuse descente, avec l'idée bien arrêtée de revenir le surlendemain. La pluie en décidait autrement ; et ce ne fut que le 23 mars, treize jours plus tard, qu'il put tenter de nouveau l'escalade.

S'accrochant aux racines des buissons et aux arêtes des roches, et non sans prendre la précaution de s'attacher aux reins une corde que retenait son compagnon, M. Finley atteignait la pierre qui formait comme un balcon devant la crevasse. Cette fois, il surprenait le condor au nid ! Il aperçut sa tête rose dénudée, et ses yeux aux regards féroces. Et il eut peine à retenir un cri de joie quand la mère, se dressant sur ses pattes, découvrit un petit paquet de duvet blanc encore tout poissé d'albumine, entre les débris de la coque. Quelques heures plus tôt, et le savant assistait à la naissance du roi des vautours !

Mais la lumière était trop faible dans cette anfractuosité pour que le naturaliste pût se servir avec succès de son appareil. Et comment décider le nouveau-né à venir poser en plein air ! Il n'avait pas encore assez de force pour se dresser sur ses pattes roses. Et la mère, menaçante, l'œil en feu, semblait se préparer à défendre de l'ongle et du bec sa progéniture.

M. Finley n'abandonna pas la tâche. Calculant ses gestes, avançant centimètre par centimètre, il rampa vers le fond de la crevasse. Il arriva si près du condor qu'il eût pu le toucher en étendant le bras ! Enhardi, il prit délicatement le nouveau-né, rampa à reculons vers la terrasse, le déposa en pleine lumière, et, le temps de mettre son appareil au point et d'impressionner cinq plaques, le rapporta à la mère ahurie.



Le condor, quelques heures après sa naissance (23 mars). Sa tête était d'un rose-chair ; un duvet d'un blanc éclatant couvrait son corps.

Il s'en fallut de peu que cette première victoire ne fût suivie d'une défaite irréparable : le condor mâle accourait à tire-d'aile. Serait-il d'aussi bonne composition que la mère ? Un moment, M. Finley crut que l'oiseau allait fondre sur



Le condor va se poser sur un arbre mort : ses ailes exécutent alors un curieux « machine arrière » pour arrêter son élan.



Accourant du fond du ciel, le mâle s'inquiète de la visite des photographes et veut en connaître les motifs.

lui. Il planait à quelques mètres au-dessus de sa tête, en poussant des cris rauques. Mais un énergique moulinet, exécuté avec le trépied de l'appareil, lui donna sans doute à réfléchir. Et il alla s'abattre à quelque distance, sur la plus haute branche d'un arbre, tandis que M. Finley et son compagnon battaient en retraite, sous la pluie, et dans la nuit tombante.

Au retour de cette expédition, M. Finley télégraphiait à un de ses amis, M. H. Bohlman, photographe professionnel, qui n'hésitait pas à prendre un congé de trois mois et à parcourir en train express 400 lieues pour profiter de l'aubaine. Il arrivait le 7 avril. Quatre jours plus tard, les deux amis se mettaient en route.

Ils atteignaient les abords du nid, quand une grosse roche, se détachant sous le pied de M. Finley, manqua d'emporter le photographe et tombait avec fracas au fond du canon. Le bruit faisait sortir de la crevasse la mère condor, qui allait se percher sur un arbre mort. Comme elle ne se décidait pas à revenir, ils formaient, après un quart d'heure d'attente, le projet de lui consacrer quelques plaques. Et, ayant rampé le long de la paroi jusqu'au pied de l'arbre, ils mettaient déjà leurs appareils en batterie, quand le mâle, accourant à tire-d'aile, vint se poser près de sa compagne.

Une scène curieuse se déroula sous leurs yeux, sans que leur présence parût intimider les oiseaux. Marchant le long de la branche, la femelle venait placer sa tête sous le cou du mâle, en un geste caressant ; et elle le taquinait du bec, comme pour quémander un peu de nourriture. Mais il répondait avec froideur à ces avances conjugales, écartait sa tête chauve d'un air ennuyé, reculait à mesure



Quand le condor veut grimper plus haut sur son perchoir, il agit à la façon des perroquets, en s'aidant du bec et des ailes.



Scène conjugale entre condors la femelle expulse du perchoir son compagnon, qui doit brusquement étaler ses ailes pour sauter par-dessus elle et reprendre pied

qu'elle se rapprochait. Elle faisait si bien qu'elle l'acculait à l'extrémité de la branche, l'obligeant à déployer ses ailes pour sauter par-dessus l'entrepreneuse épouse et reprendre pied sur le bon côté de la branche.

Ce petit incident mettait fin à la mauvaise humeur du condor. Et les époux s'asseyaient côte à côte, pour un long et tendre échange de caresses, avant de reprendre leur vol de concert et de disparaître dans les profondeurs de la montagne.

Une visite au nouveau-né devenait facile : M. Finley constata qu'il avait grandi de façon appréciable. Gros comme son œuf dix-sept jours auparavant, c'est tout juste s'il pouvait tenir, maintenant, dans le chapeau du naturaliste. Son duvet,

d'une petite trompette de fer-blanc, et suivis de sifflements étouffés. Inquiet, il tenta même de se défendre à coups de bec contre les mains qui l'emportaient vers la roche en saillie. Pendant que M. Bohlman disposait rapidement son appareil, M. Finley, en faction sur un rocher, fouillait les profondeurs du ciel. Et le déclic avait fonctionné trois fois déjà, quand un point, à peine visible dans l'azur, grossit avec une rapidité vertigineuse.

Le père condor avait aperçu sa progéniture et accourait à son secours, bientôt suivi par la mère.

Cette fois encore, les oiseaux se contentaient d'une démonstration hostile ; et les deux amis battaient en retraite avec leurs précieux clichés sans être autrement inquiétés.

Le 25 avril, nouvelle expédition, saluée à l'entrée du *canon* par le vol des oiseaux. Quatre heures plus tard, après la pénible escalade, ils avaient la surprise de découvrir la mère endormie près de son nourrisson, au fond de la crevasse. Et ils profitaient de ce délai inespéré pour mettre leurs appareils en batterie, de façon à la prendre à sa sortie de l'ancre. Un coup de sifflet la tirait de son sommeil, et, les ailes encore engourdies, elle s'élançait d'un vol pesant, vers l'arbre mort, son perchoir coutumier.



Il tend un bec menaçant, et semble préparer ses serres pour l'attaque.

naguère d'un blanc éclatant, avait pris une teinte grisâtre ; et le rose de la tête et du cou tournait au jaune vif.

L'apparition de M. Finley lui arracha des cris étranges, comparables aux sons



Vieux de 54 jours (15 mai), le futur roi de la Cordillère pèse environ 6 livres ; un duvet gris-perle le recouvre.

Autre expédition le 15 mai. Le jeune condor californien, âgé maintenant de cinquante-quatre jours, et gros déjà comme une poule, le corps recouvert d'un épais duvet gris d'où émergeaient les plumes naissantes, allongeait de furieux coups de bec qui eussent déchiré les mains de M. Finley, si elles n'eussent été protégées par des gants. La colère lui gonflait le cou, et l'haleine qu'il exhalait en sifflements furieux remplissait le trou d'un air irrespirable.



La colère lui gonflait le cou.

On lui fit une nouvelle visite le 11 juin. Si le jeune condor, qui avait maintenant quatre-vingt-deux jours d'existence, se défendait avec plus de véhémence que jamais contre les entreprises des audacieux photographes, ses parents, en



A son 82^e jour (11 juin), le condor, qui pèse maintenant dix livres, commence à se garnir de plumes.

revanche, s'étaient habitués rapidement à leur présence. Ils ne protestaient plus quand leurs étranges visiteurs, dont ils semblaient avoir compris les intentions pacifiques, s'approchaient du nid. Ils se laissaient même photographier à bout portant, à moins de deux mètres de distance !

A la dernière visite (4 juillet), la mère poussa la familiarité jusqu'à s'avancer vers M. Bohlman et à tirailler gentiment sa manche du bout de son bec ! Selon



A la dernière visite des photographes, les deux condors montrent combien ils se sont habitués à leur présence : pour un peu, ils se laisseraient caresser.



Echange de caresses : mâle et femelle diffèrent si peu que M. Finley avait peine à les distinguer l'un de l'autre.

l'expression de M. Finley, cet oiseau, réputé pour sa férocité, était devenu aussi doux qu'un petit chat !

Les deux amis étaient récompensés de leurs peines. Au prix de huit dangereuses escalades de 50 kilomètres à travers l'une des régions les plus accidentées



Portrait « posé ! »

du globe, effectuées avec la pesante charge des appareils, au prix de quatre mois passés à surveiller les progrès du nouveau-né, ils avaient pu étudier sur le vif les mœurs d'une espèce bientôt éteinte, et ils rapportaient plus de deux cents clichés fort curieux, tous, et entre lesquels ont été choisis ceux dont *L'Illustration* est heureuse d'offrir la primeur à ses lecteurs.

V. FORBIN.

NOTRE GRAVURE HORS TEXTE

« MASTER HARE », d'après le tableau de Reynolds.

Notre Louvre, par ailleurs si complet pourtant, si admirable à tant d'égards, n'est pas très riche en tableaux de l'Ecole anglaise. Quand on s'en avisa, les œuvres des maîtres d'outre-Manche, jalousement conservées en Angleterre, pour la plupart, avaient atteint de telles cotes qu'elles devenaient inaccessibles à nos musées, car ils ne disposaient que de ressources financières restreintes.

Il ne fallait donc plus compter que sur la munificence de bienfaiteurs, sur des dons, des legs. Ainsi se forme lentement notre collection de chefs-d'œuvre anglais.

C'est la libéralité du baron Alphonse de Rothschild qui a doté le Louvre du portrait de *Master Hare*, de sir Joshua Reynolds, que nous reproduisons en couleurs. Pour n'être pas une des pages maîtresses du grand peintre, c'est cependant une œuvre qui caractérise bien sa manière, cette figure d'enfant si claire, si savoureuse sur ce fond de paysage que devaient adopter, récemment, à l'imitation des maîtres anglais, les peintres de nos élégances modernes. Elle justifie pleinement le jugement du grand critique Ernest Chesneau sur Reynolds : « ... Les naïves gaucheries, les révoltes, les câlineries de l'enfant, ses chairs fermes et roses, il a rendu tout cela sans maniérisme, il en a cueilli le charme, exprimé le parfum. »

LA LOCOMOTION AÉRIENNE

IV

LES AÉROPLANES

La nature n'offre aucun exemple de la solution par le gaz que nous avons trouvée au problème de la locomotion aérienne : les chevaux et les éléphants en baudruche, gonflés d'hydrogène, qui montent parfois dans les airs aux sons d'une fanfare de fête sont tous de fabrication humaine !

Le plus léger que l'air existe bien dans la nature, certes ; la fumée que vomissent nos cheminées, la vapeur d'eau que nous voyons, après la pluie, s'élever au-dessus de nos toits comme une ouate légère, l'évaporation constante des liquides de notre planète, prouvent que le jeu des différences de densités est un des grands modes de la transformation incessante des êtres. Mais il faut bien constater qu'aucun des corps vivants qui ont la propriété de se déplacer au travers de l'air n'est plus léger que lui. Les oiseaux et les insectes sont tous relativement lourds, tous plus lourds que le volume d'air qu'ils déplacent ; une perdrix dont un grain de plomb casse l'une des ailes retombe à terre comme une masse, et le papillon le plus léger fait une chute jusqu'au sol où il se débatta jusqu'à mourir, pour s'être seulement brûlé le bout de l'aile à la flamme d'une bougie. Tous les animaux qui volent, sans aucune exception, sont donc des appareils plus lourds que l'air ; la pesanteur les attire vers le sol, mais, lorsqu'ils volent, ils résistent à cette attraction au moyen de mouvements spéciaux qui leur donnent sur l'air un point d'appui solide.

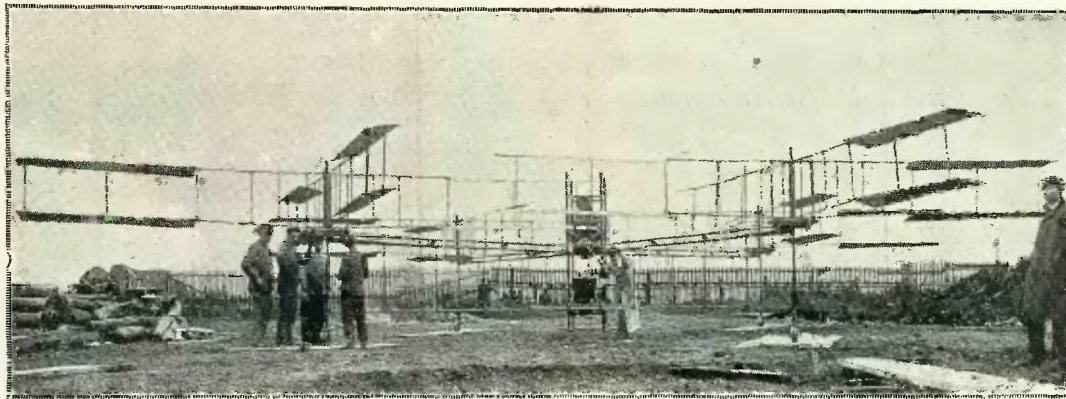
La nature est évidemment simpliste : deux bras garnis de plumes, et l'être volant est constitué ! Les hommes ont certainement, dès l'origine du monde, envié les oiseaux et cherché à les imiter. La première idée qui leur vint à l'esprit fut de se garnir de plumes les bras et d'agiter dans l'air ces postiches. Je rappellerai pour mémoire que l'imagination populaire a doté d'ailes tout être fictif qui doit franchir rapidement l'espace ; elle en a placé aussi bien au dos des anges et des amours qu'aux reins du cheval Pégase que chevauche la poésie, qu'aux pieds de Mercure, à double titre dieu des voleurs !

L'aventure légendaire d'Icare qui s'affubla d'ailes afin de s'échapper de l'île de Crète, qui tomba dans la mer Egée pour s'être trop approché du soleil et avoir fait fondre ainsi la cire qui les assemblait, a été rééditée de siècles en siècles, et même au dix-neuvième siècle encore, par des hommes plus ou moins emplumés qui se sont élancés du haut d'édifices pour démontrer à la foule l'équivalence de l'homme et du serin, et se sont écrasés sur la terre.

Deux bras garnis de plumes, c'est bien tout ce que la nature a donné aux êtres qu'elle a voulu faire voler ; mais elle leur a remis en même temps la manière de s'en servir ! Et tout le mystère des oiseaux est précisément dans cette recette !

Un humain pourrait-il voler au moyen d'ailes qu'il actionnerait par ses propres forces ? Quelques savants ont jugé qu'il faudrait à un homme-oiseau pour s'envoler une paire d'ailes de 10 mètres de longueur chacune ; comme il est impossible à la nature elle-même de fabriquer une substance à la fois assez légère et assez résistante pour constituer des organes aussi volumineux, et que l'homme en tout cas serait incapable de les soulever même une seule fois, l'humanité serait condamnée au fond de l'atmosphère à perpétuité si elle ne trouvait un autre expédient pour en sortir ! Un savant encore, le docteur Hureau de Villeneuve a, par contre, démontré, après avoir calculé la surface alaire qui conviendrait à une chauve-souris de la taille d'un homme, qu'une aile de 3 mètres de longueur suffirait à l'enlever ; et, d'après le célèbre physiologiste Marey, le grand ptérodactyle de Greensand, qui pesait 116 kilos et avait 9 mètres d'envergure, volait ! Mais on objecte que la Nature paraît commettre des bévues quelquefois, et que le ptérodactyle était un oiseau manqué, comme le mammoth fut un quadrupède raté, à cause de l'exagération même de leurs dimensions, incompatibles avec les milieux pour lesquels ils avaient été créés. L'autruche, avec ses moignons d'ailes, serait l'être de démarcation entre les animaux auxquels leur poids permet ou défend la locomotion aérienne.

Cette discussion aboutit à ce fait que l'homme ne peut pas prendre son vol de par ses seules forces, simplement parce que ses muscles ne sont pas conformes à ce travail ; le mal est incurable. Sans admettre les calculs grotesques de Navier, membre de l'Académie des sciences, qui, en 1830, démontrait que quatorze hirondelles avaient exactement la même puissance qu'un cheval, proposition qui fit demander à son contradicteur, cinquante ans plus tard, pourquoi les loueurs de voitures ne réaliseraient pas cette belle économie de faire traîner leurs fiacres par des attelages d'hirondelles, il faut reconnaître



Le seul hélicoptère qui se soit soulevé avec un passager : le gyroplane Bréguet.

que, si les oiseaux ne sont pas, même proportionnellement à leur poids, plus puissants que nous, ainsi qu'on l'a cru souvent, ils nous sont supérieurs dans les airs parce que la presque totalité de leur musculature concourt au service des ailes ; que leur appareil de propulsion est fait d'une admirable matière, la plume, aussi légère et solide qu'on peut la désirer ; que leur ensemble est dessiné de telle sorte qu'il offre le minimum possible de résistance à la pénétration dans l'air ; qu'ils sont conçus du bout du bec à la pointe extrême des rémiges, pour jouer dans les vagues légères de l'air, alors que nous, nous sommes bâtis du bout du nez à la pointe des ongles pour faire le beau sur nos pattes de derrière ! Quant à penser que les oiseaux sont doués de quelque sortilège, l'erreur serait grande ; il n'y a plus aujourd'hui aucune manœuvre d'oiseau que la mécanique n'explique et qu'elle ne prouve au moins par des analogies.

À défaut de pouvoir battre lui-même des ailes, l'homme a imaginé de construire des mécaniques qui feraient battre dans l'air de grands plans et l'emporteraient par-dessus les maisons. On a d'abord donné à cette classe d'appareils, tentés à toutes époques et rêvés encore aujourd'hui, le nom d'*orthoptères* (grec, *orthos*, droit ; *pteron*, aile), qui signifie qu'ils sont constitués par des ailes frappant l'air *normalement*, c'est-à-dire perpendiculairement. Or une aile d'oiseau ne frappe jamais l'air à plat comme le ferait un volet rigide ; elle s'incline pour donner le coup, et se déforme en le donnant. On a donc débaptisé récemment cette classe, qui se nomme aujourd'hui classe des *ornithoptères* (grec, *ornithos*, oiseau ; *pteron*, aile), et rappelle que ces appareils imitent le mode de propulsion des oiseaux.

Bien qu'elle n'ait aucune histoire, cette classe n'est d'ailleurs pas heureuse puisqu'elle n'a encore jamais vu un de ses appareils quitter la terre. Une solution pratique du plus lourd que l'air naîtra-t-elle de ses recherches ? On ne peut répondre carrément par une négation, mais on peut affirmer que les difficultés l'écrasent plus peut-être qu'aucune autre classe d'appareils. La principale provient du fait que les ailes sont des organes à mouvements alternatifs, c'est-à-dire procédant par va et vient avec un temps d'arrêt à chaque extrémité de leurs courses ascendantes et descendantes, alors que nos moteurs, loin d'être alternatifs comme des muscles, donnent tous un mouvement circulaire continu puisqu'ils *tournent*. Il en résulte que, pour transformer ce mouvement circulaire continu, *invention de la mécanique humaine*, en un mouvement alternatif, *procédé de mécanique animale*, la complication la plus folle entre en travail, avec des bielles, des coulis, des frictions, des pièces de masse énorme qu'il faut arrêter subitement dans leur lancée pour les rejeter aussitôt dans une direction exactement contraire ; et que, si l'appareil ne se détruit pas de lui-même par les chocs qu'il engendre, il est affligé d'un rendement si mauvais qu'il dépense presque toute son énergie à actionner son mécanisme, et n'en a plus qu'une parcelle pour vaincre la pesanteur.

Une classe d'appareils plus intéressants essaye de combiner avec le moteur à mouvement circulaire que possèdent les humains, un propulseur qui agisse lui-même sur l'air par mouvement circulaire, une *aile tournante*, autrement dit une hélice. Cette classe est celle des *hélicoptères*.

J'ai expliqué la semaine dernière que l'hélice est une aile de moulin. Nous l'avons vue, verticale, propulser dans le sens horizontal un dirigeable ; il était naturel de penser qu'elle pourrait, couchée horizontalement, propulser de bas en haut un appareil. Malheureusement, ici encore, les difficultés forment un tissu serré. Tout d'abord si l'on ne place qu'une seule hélice au-dessus

de la nacelle qu'elle doit enlever, l'expérience prouve que la nacelle se met à tourner sur elle-même, en sens inverse de l'hélice, — sans d'ailleurs que le soulèvement de terre se produise. On réalise une toupie.

Force est donc de disposer au-dessus de la nacelle deux hélices égales et tournant avec la même vitesse dans un sens opposé afin que, si l'une d'elles tend à faire valser la nacelle sur la droite, l'autre tende à la faire valser avec la même valeur sur la gauche. Et, comme ces hélices de sustentation doivent pouvoir tourner lentement, il est indispensable qu'elles aient un très grand diamètre, traduisons un très grand poids. Les pignons d'angle nombreux, les courroies savantes, toute la complication mécanique encore une fois vient alourdir l'appareil. au point de le raver à la terre. Le seul hélicoptère qui se soit jusqu'ici soulevé de lui-même avec un passager est celui de MM. Bréguet et Richet (décembre 1907). Il possédait 16 mètres de diamètre.

Les deux hélices horizontales de l'hélicoptère ne lui fourniraient d'ailleurs que la sustentation verticale. Pour qu'il pût se diriger, il faudrait soit qu'on lui donnât une troisième hélice, verticale, pour le propulser, soit qu'on pût incliner de quantités variables les hélices de sustentation. Dans le premier cas, la complication croît désespérément, et l'appareil, plus pesant encore, s'enfoncé davantage dans le sol. Dans le second, il se produit une succession de mouvements pendulaires tout à fait inquiétants !

Enfin, l'hélicoptère n'ayant par lui-même aucun pouvoir de sustentation, l'arrêt du moteur provoquerait la chute de l'appareil, par la voie la plus rapide, en l'occurrence la verticale ! La surface des hélices stoppées ne saurait offrir à l'air une résistance suffisante pour paralyser la marche accélérée de l'ensemble vers la terre.

Quelques inventeurs acharnés ont proposé à ce mélomèle mécanique l'adjonction d'un parachute ! De bons mètres cubes d'hydrogène paraissent devoir constituer un palliatif plus certain encore.

La fabrication d'ailes alternatives ou tournantes doit-elle, au surplus, nous mener au but ? Imiter seulement la nature, est-ce bien suivre le bon chemin qui mène à la navigation aérienne ? La nature n'a pas pu donner des ailes à l'homme ; et l'homme s'en donnerait ? L'homme peut-il avoir la prétention de réaliser ce que la nature a jugé irréalisable ? Ne semble-t-il pas que la solution doive nous venir de moyens qui nous soient tout à fait personnels, tout à fait humains ?

L'homme peut, en somme, avoir la fierté de son œuvre mécanique ; il ne s'est pas toujours montré inférieur à la nature, et, s'il n'a pu exécuter un appareil de locomotion à leviers aussi parfait qu'un cheval ou qu'un cerf, elle n'a jamais exécuté un organe de transport aussi rapide et aussi solide que la roue !

Mais, si nous ne devons pas, parce que nous ne le pouvons pas, copier aveuglément la nature, il nous est recommandé de prendre conseil d'elle, de l'étudier le plus profondément possible pour lui arracher quelques secrets à modifier selon nos capacités. Il est donc de haut intérêt d'étudier attentivement les animaux qui volent pour voir quelles parties de leur art peuvent s'adapter aux connaissances humaines.

Le vol des oiseaux, magistralement analysé par Marey, n'est pas encore complètement connu dans tous ses détails, bien qu'on sache absolument que tous ses principes s'accordent très bien avec ceux de la mécanique que l'expérience nous a révélée. Le vol des insectes est demeuré plus obscur. Entre le vol des premiers et celui des seconds, la différence réside surtout dans la forme du coup d'aile et dans la fréquence de ce coup. Chez l'insecte, l'aile fouette l'air si rapidement que ses mouvements se traduisent par des vibrations qui correspondent aux notes fondamentales de la musique, alors que

certaines oiseaux ne donnent que quelques battements d'ailes en une seconde. Rien d'ailleurs n'autorise à dire que tous les êtres qui volent ne frappent pas l'air avec une vitesse sensiblement égale, celle qui correspond à la meilleure utilisation de l'inertie de ce fluide. Une aile très longue et très lente, une aile très courte et très rapide, ne peuvent-elles être comparées à des moteurs dont les cylindres sont très longs et très courts, où le nombre de tours à la minute est très différent, où cependant la vitesse du piston est exactement la même ?

Le vol par ailes battantes est dit *vol ramé*. C'est le vol qu'emploie fréquemment l'oiseau, et toujours l'insecte, pour se transporter d'un lieu à un autre, celui qu'utilise l'insecte pour demeurer sur place au-dessus d'une fleur, celui de l'alouette qui *fait le Saint-Esprit* au-dessus d'un miroir, ou de l'épervier au-dessus d'une proie.

Ce vol est interdit à l'homme, je viens de l'expliquer. Si je le cite, c'est qu'il nous donne une indication capitale, l'obligation à laquelle est contraint tout « plus lourd que l'air » de frapper violemment l'air pour y trouver un point d'appui, celui de faire pression violente sur lui pour en obtenir la réaction qui le soulèvera et le soutiendra.

Les oiseaux petits, lorsqu'ils veulent s'envoler, sautent vivement dans l'air afin de retomber brusquement sur une couche que, toutes ailes ouvertes, ils compriment et prennent pour support de départ. Les oiseaux qui se lèvent d'une nappe d'eau se redressent presque debout dans un effort violent, battent des ailes d'abord en glissant sur la surface comme s'ils couraient, et ne peuvent prendre leur essor qu'au moment où leur vitesse leur crée

De même il peut piquer une tête en quelque sorte, décrire dans l'air un demi-cercle comme le fait dans l'eau un nageur qui se jette d'un point élevé de la rive, et regagner au loin un lieu situé presque à la même altitude que celui qu'il vient de quitter. Ses ailes n'ont pas remué.

De même encore, il peut se jeter dans l'air, décrire des spirales, profiter de sa lancée pour remonter un peu, redescendre en tournoyant, et aborder la terre après toutes les fantaisies que son instinct ou son caprice lui ont dictées.

Dans tous ces cas, l'oiseau n'a eu d'autre peine que de maintenir ses ailes grandes ouvertes, et de se diriger en déplaçant son centre de gravité. Son moteur ici est la pesanteur, et elle seule ; la pesanteur, que freine en quelque sorte la réaction de l'air, mais qui demeure au total la plus forte. Si aucun coup d'aile, si aucun coup de vent, même presque imperceptible, ne vient modifier la situation de l'oiseau, sa direction générale va constamment en perdant de l'altitude.

L'Allemand Lilienthal fit, il y a une quinzaine d'années, des expériences très sérieuses sur le vol plané pratiqué par l'homme. Il chercha par elles à déterminer les lois de l'équilibre de plans de sustentation descendant dans l'air, et aussi celles de la résistance du fluide aux différentes vitesses que prenaient ces plans. Son appareil, qui pesait 20 kilos, ressemblait un peu à une énorme chauve-souris dont l'ossature aurait été en acier et les membranes en toile ; l'expérimentateur était suspendu au-dessous, les avant-bras dans deux gouttières, les jambes pendantes afin que, par le déplacement de leurs poids, il pût faire varier l'équilibre de l'ensemble.

Lilienthal montait au sommet d'une colline de 30 mètres de hauteur, isolée dans une plaine, courait vivement en portant l'appareil, puis, lorsque la vitesse était suffisante, se lançait dans le vide. Il franchit ainsi des distances de 300 mètres à l'allure parfois de 54 kilomètres à l'heure, avec une chute de 0m,50 par seconde seulement ; il lui advint de s'élever presque aussi haut que son point de départ, et même d'ébaucher quelques spirales. Malheureusement, après plusieurs centaines d'essais, le 9 août 1896, pendant un planement, l'appareil perdit l'équilibre, et Lilienthal se cassa la colonne vertébrale.

Ses expériences avaient permis cependant la détermination de quelques principes de sustentation. Elles avaient en outre eu un retentissement assez grand pour que le capitaine Ferber, un de nos plus remarquables spécialistes aujourd'hui ; M. Ernest Archdeacon, l'apôtre infatigable du sport nouveau ; et M. Georges Voisin, le constructeur compétent et enthousiaste, s'entendissent pour les achever dans les dunes de Berck-sur-Mer, il y a quelques années. Les débuts de l'aviation moderne en France datent de cette association.

Le plus beau des vols n'est cependant pas encore celui où l'oiseau est le moteur, le vol ramé ! Ce n'est pas celui où la pesanteur est le moteur, le vol plané ! C'est celui où le moteur est le vent lui-même, qui fait avancer contre son propre courant l'oiseau ; c'est le *vol à voile* ! Le plus déconcertant des vols d'ailleurs, celui qui semble le plus mystérieux lorsqu'on n'en a pas découvert la cause !

Les habitants des montagnes ont tous observé le manège des aigles qui, pendant des heures entières, tournoient autour d'une cime, sans remuer les ailes. Toute personne qui a fait une traversée un peu longue en mer a vu des frégates suivre, pendant des journées entières le bateau, en marchant contre le vent, les ailes tendues et immobiles. Par quel acte de sorcellerie des oiseaux peuvent-ils se maintenir dans l'air, y progresser, sans donner le moindre coup d'aile ?

Deux observations vont nous livrer la baguette du sorcier. Tout d'abord le vent, ainsi que l'a montré Langley, n'est jamais régulier ; au moyen d'un anémomètre très sensible, ce professeur découvrit que le courant d'air le plus constant en apparence est formé de fragments de courants qui possèdent des vitesses infiniment variables, au point que ses allures peuvent changer près de cent fois en une seule minute ! Le vent est donc toujours composé de rafales très rapprochées et inégalement vites.

D'autre part on remarque que ces oiseaux ne s'avancent jamais selon une ligne droite, mais selon une ligne ondulée dans le sens vertical à la façon des montagnes russes, et très irrégulière. Son irrégularité provient pré-

cisement de l'inconstance de ce « travail intérieur du vent », comme disait Langley, de ces rafales qui enlèvent l'oiseau en frappant ses voiles étendues, puis lui permettant de redescendre et d'avancer en glissant par le vol plané.

C'est là en somme un admirable et bienfaisant combat de la force du vent et de l'inertie de l'oiseau ! Toutes les observations le démontrent. Quand le vent ne souffle pas, ces oiseaux ne volent pas ; dans un endroit clos, même très vaste, dans la Galerie des machines par exemple, jamais le vol à voile ne pourrait être pratiqué par un oiseau ! Jamais non plus un de ces grands volateurs ne demeure immobile dans l'espace ; il modifie au contraire à tout moment son altitude, en profitant tour à tour, avec son extraordinaire instinct, du travail que fournit la rafale en l'enlevant loin de l'eau, et de l'effort que fait la pesanteur en le ramenant vers les vagues.

(A suivre.)

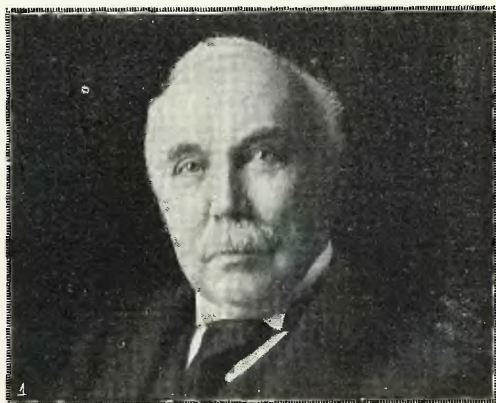
L. BAUDRY DE SAUNIER.

Une phrase de mon dernier article semblait indiquer que le dirigeable *Ville de Paris* avait été acheté à M. Henry Deutsch pour le ministère de la Guerre. M. Henry Deutsch en a au contraire généreusement fait don à notre défense nationale. — B. S.

LE « PREMIER » ANGLAIS

Hier, c'était sir Henry Campbell Bannerman : c'est aujourd'hui M. Asquith.

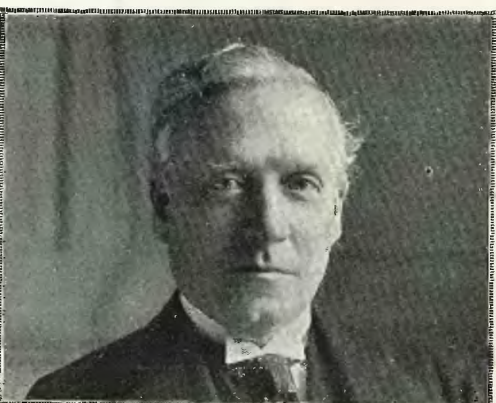
Eprouvé depuis plusieurs mois par une cruelle maladie, se sentant fléchir sous le poids de ses soixante-douze ans, sir Henry Campbell Bannerman vient de se résigner



Sir Henry Campbell Bannerman. — Copyright Reginald Haines.

à la retraite. Au cours d'une carrière politique de quarante années, il avait, avant d'arriver au faite du pouvoir, occupé à diverses reprises de hautes charges dans les cabinets où M. Gladstone s'était assuré son utile collaboration. Son parti ayant remporté une victoire éclatante aux élections de 1905, il avait été appelé à former le cabinet dont la composition ne laissa pas d'étonner par la nouveauté hardie de certains choix indiquant une évolution marquée vers le libéralisme démocratique et même vers le socialisme.

Après avoir accepté la démission de son premier ministre, le roi a mandé immédiatement auprès de lui, à Biarritz, le membre du cabinet tout désigné pour recueillir la succession de sir Henry Campbell Bannerman : M. Asquith, chancelier de l'Echiquier (ministre des Finances). Né à Morley, d'une vieille famille du Yorkshire, le nouveau « premier » a cinquante-six ans. Brillant élève de l'université d'Oxford, il s'était fait une



L'hon. Herbert Henry Asquith. — Copyright Reginald Haines.

réputation comme avocat au barreau de Londres, quand les électeurs d'East Fife l'envoyèrent, dès 1886, à la Chambre des communes, où son talent oratoire, ses qualités de *debater* devaient bientôt le distinguer. En 1892, il se vit confier, par M. Gladstone, l'important portefeuille de l'Intérieur, et, lorsqu'en 1895 il eut repris sa place dans l'opposition, il en resta un des leaders les plus écoutés, durant dix années consécutives de ministère conservateur. Le libéralisme de M. Asquith est sensiblement moins foncé que celui de son prédécesseur.



Les expériences de vol plané de M. Georges Voisin à Berck-sur-Mer.

sur l'air un point d'appui suffisant. Quant aux gros oiseaux, tels que l'aigle ou le vautour, auxquels leur masse interdit un saut élevé, ils sont dans la nécessité, pour commencer leur vol, soit de se jeter dans l'air du haut d'un rocher, soit de courir sur le sol jusqu'à ce que la réaction de l'air sur leur voilure soit assez grande pour les enlever ; aussi un chasseur peut-il souvent massacrer ces oiseaux à coups de bâton tant que la rapidité de leur course n'a pas donné à l'air qu'ils refoulent la consistance nécessaire au soulèvement de leur poids. Pour le même motif allons-nous constater tout à l'heure que l'aéroplane, oiseau dont les ailes demeurent constamment tendues, est obligé de rouler rapidement sur la terre pour obtenir de l'air la réaction qui bientôt le détachera d'elle. Les roues qu'on aperçoit sous un aéroplane servent donc tout autant à son envolée qu'à son atterrissage. L'envol sur place, l'envol vertical, est aussi impossible à un aéroplane qu'à un aigle.

Les oiseaux ne pratiquent pas seulement le vol ramé, le vol à coups d'ailes. Bien que les procédés de vol varient avec chacune de leurs espèces, tous utilisent, dans une proportion qui varie elle-même avec les espèces, le *vol plané*. On désigne par cette expression le transport de l'oiseau au moment où, les ailes étendues et immobiles, il glisse dans l'air en profitant de sa vitesse acquise. Certains oiseaux emploient ce vol presque à l'exclusion totale du vol ramé, en le combinant avec le troisième mode de vol que nous étudierons tout à l'heure. Le vol plané a donné naissance à l'aéroplane, ainsi que ce mot l'indique d'ailleurs de lui-même ; l'aéroplane l'utilise fréquemment. Nous le définirons donc en quelques mots.

L'oiseau bon planeur se trouve, supposons-le, à une grande hauteur en l'air, sur le bord d'une falaise à pic. De ce point il peut se laisser tomber, les ailes étendues, sans faire un mouvement, et, attiré par la pesanteur qu'atténue la réaction de l'air que son poids comprime en descendant, gagner la terre suivant une ligne droite très inclinée.



POLIN A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Mme Bartet (la générale) et M. Polin (l'ordonnance Anselme), dans une scène de *Ma Générale*, par M. Jules Claretie. — Phot. Boyer et Bert.

La représentation de retraite offerte par la Comédie-Française au bénéfice de M. Baillet — sociétaire qui s'en va à soixante ans, après trente-trois ans de services dévoués — a été copieuse, brillante et, autant qu'il était possible, exempte de la mélancolie qui plane presque toujours sur ces cérémonies d'adieu. M. Baillet a interprété avec verve les passages importants de ses rôles préférés : Almaviva (*Le Barbier de Séville*), don César de Bazan (*Ruy Blas*), et ses meilleurs camarades, non seulement ceux de la Comédie mais ceux des théâtres du boulevard, sont venus lui apporter le concours de leur talent ; ainsi l'on a vu représenter dans la Maison de Molière — de Molière qui n'en eût pas été offusqué — une revuette de M. Adrien Vély. Mais le « clou » de la soirée restera la première représentation d'un acte inédit de M. Jules Claretie, *Ma Générale*, ravissante comédie, interprétée par M^{mes} Bartet, Leconte et par Polin, le bon

tourlourou de café-concert. En Afrique, Anselme a sauvé la vie de son général et celui-ci a pris ce brave garçon comme ordonnance ; or, voici qu'Anselme s'éprend d'amour pour sa générale, mais d'un amour si respectueux, si purement adorateur ! Il veille sur elle, discrètement, naïvement, il la veut heureuse ; il la protège même contre une infidélité projetée de son général ; et la générale — Mme Bartet dans ce rôle, avec ses épaules nues et sa crinoline, semblait descendue d'un tableau de Winterhalter — la générale, qui a quelques soupçons, interroge Anselme... Polin, dans cette scène délicate — que représente notre gravure — fut exquis de finesse, de tact, de mesure, d'émotion contenue ; il ne fut pas inférieur à sa « divine » partenaire et prouva que, quel que soit le genre adopté, un artiste véritable peut toujours atteindre à la perfection de l'art.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Histoire.

Le 1^{er} décembre 1817, le général Bentharn, commandant la garnison de Sainte-Hélène, et les officiers du 66^e régiment d'infanterie anglaise, au nombre de 37, se présentaient à Longwood pour faire, à Napoléon prisonnier, une visite de corps. Il était 4 heures de l'après-midi. Conduits par le comte Bertrand, accompagnés du baron Gourgaud et du comte de Montholon, le général et ses officiers en grand uniforme rouge, épaulettes d'argent, culottes blanches et bottes molles, le chapeau à plumes sous le bras, furent introduits par l'huissier Noverraz dans l'humide salon, tapissé de papier jaune, où les attendait l'empereur. Napoléon portait sa petite tenue verte des chasseurs de la garde. On remarqua qu'il avait la figure grasse et le teint olivâtre. Son visage, d'abord renfrogné, s'éclaira quand il fit le tour du cercle formé autour de lui et qu'il posa, à chacun, les questions dont il avait l'habitude : « Où avez-vous servi ?... Combien de temps ?... Avez-vous des blessures ? » Ainsi, il arriva jusqu'à l'aide-major Henry, qu'il interrogea sur l'hépatite, maladie commune dans l'île et dont l'illustre captif se croyait déjà atteint. Dès le lendemain, le jeune officier consigna tous les détails de cette entrevue en des notes vivantes qui, pour être peu sympathiques à l'empereur, n'en constituent pas moins l'un des plus curieux documents sur la captivité. Dans *les Derniers Jours de l'Empereur*, le passionnant ouvrage qu'il vient de publier, à la librairie Flammarion (3 fr. 50), comme suite à son *Napoléon prisonnier*, M. Paul Frémeaux utilise la substance des notes du médecin anglais, tout en discutant leur esprit. M. Frémeaux commence son récit à l'arrivée de Henry à Sainte-Hélène, et prend occasion des déplacements du docteur dans l'île pour en décrire les aspects en des pages étonnantes de précision et de couleur. Nous devons constater que, jusqu'ici, aucun des auteurs qui écrivirent sur la « dernière phase » sans en excepter lord Rosebery, ne s'était soucié de rendre sensibles à notre esprit les paysages de Sainte-Hélène. Grâce aux multiples indications que nous donne M. Frémeaux, grâce à l'ingénieuse habileté de ses reconstitutions, nous pourrions, désormais, mieux encore que par l'image, nous imaginer le décor du drame. C'est presque au lendemain de la réception des officiers anglais, vision rouge, étincelante et animée comme une parade, que va se jouer la dernière scène du dernier acte de ce drame. En cette fin d'année 1817, le mal ignoré dont souffre l'empereur — et que seule révélera l'autopsie — se précise, bien que, dans l'entourage de Napoléon, on demeure confiant et même sceptique. Gourgaud, rentré en France, au commencement de 1818, tient à qui veut l'entendre, des propos qu'on lui a reprochés comme une félonie à l'égard du captif et sur lesquels deux lettres inédites du marquis d'Osmond, publiées par M. Frémeaux, jettent une troublante lumière. Napoléon, prétend Gourgaud, est en excellente santé et pourra s'échapper dès qu'il en aura le désir. Conséquences de ces bavardages : on enlève au captif son médecin intelligent et attentif, O'Méara, on resserre la surveillance, on lui rend impossibles ses déjà trop rares chevauchées. La maladie s'aggrave en même temps que s'accroît l'ennui. Et dès lors, quelles tristesses ! Quelles journées désolées, lamentables, dans la pauvre maison de Longwood, où les derniers fidèles eux-mêmes songent à abandonner le captif ! Mais ce geste fâcheux ne s'accomplira pas. On se décide enfin à s'apercevoir que l'empereur n'a plus que très peu de mois à vivre. On se ressaisit. On redevient admirable. Dans la triste petite chambre constamment obscure — car le malade ne supporte plus la lumière — serviteurs et médecins s'empressent à tâtons. Le général et la comtesse Bertrand, Montholon, Marchand, entourent cette agonie de leurs soins désespérés, tandis que, dans la pièce voisine, l'abbé Vignali dit la messe des quarante heures. Et, quand tout est fini, lorsque, pour en draper le mort, on cherche le manteau d'Arcole, la douleur poignante de ces Français, derniers courtisans de la gloire malheureuse, impressionne si profondément les Anglais présents qu'Hudson Lowe, lui-même, ne peut s'empêcher de déclarer : « Quand un homme tel que celui-là disparaît, on ne doit manifester que du

chagrin et des regrets. » Nous ne croyons pas trop nous avancer en affirmant que les lecteurs du livre de M. Paul Frémeaux ressentiront un peu de cette émotion rétrospective. Et c'est le meilleur éloge que nous puissions faire d'un ouvrage d'histoire dont l'impartialité ne consiste pas en une sèche présentation des faits, mais qui sait accommoder le souci de l'exactitude documentaire avec le don de l'évocation et les entraînements d'une sobre éloquence.

Voyages.

Qu'il s'agisse de tourisme, de promenades d'oisifs, de voyages d'artistes ou de savants, on ne se lasse point de feuilleter les livres des voyageurs et chacun de nous, dans ces pages amusées ou graves, bonnes histoires de route, notes d'art, observations économiques, trouve une satisfaction de son esprit. Sans compter que — lorsque nous cherchons un itinéraire pour nos vacances — les indications de ces volumes combinées avec celles, plus sèches, des guides connus nous aident à trouver notre voie. Ainsi, voici bientôt les jours de Pâques. Où peut-on bien, pendant ce bref congé du milieu de l'an, aller chercher une distraction de l'esprit et quelque joie des yeux ? Cela, évidemment, dépend beaucoup des caprices du soleil. Si le temps s'est réchauffé suffisamment, on peut consacrer quelques jours à visiter la France. Le livre de M. Sander Pierron : *les Images du chemin* (Ed. de la Belgique, Bruxelles, 3 fr. 50) nous guidera à travers Cologne, la ville sainte du moyen âge, Nuremberg, la ville des poupées, et Bayreuth, la capitale wagnérienne. M. Sander Pierron s'offre même à nous conduire en Hollande et ceux d'entre nous qui auront la bonne idée de l'y suivre ne manqueront point, au retour, tandis qu'ils traverseront la vieille Flandre française, de consulter le volume très artiste de M. Henry Cochin : *Tableaux flamands* (Flon, 3 fr. 50). — Mais il nous faut bien convenir que le tourisme en Allemagne et en Hollande est plutôt une flânerie d'été ou d'automne, et qu'il est peut-être plus séduisant de s'en aller, selon la tradition, vivre la semaine, toujours un peu fraîche, de Pâques dans les pays de soleil. Aux derniers Parisiens qui, en cette fin de carême, rejoindront la Côte d'Azur, on peut recommander le livre de M. Michel Jacquemin : *Sous les Oliviers* (Lemerre, 3 fr. 50). Faire connaître au grand public qui visite superficiellement la Riviera, de beaux paysages trop oubliés, des œuvres d'art admirables trop peu connues, tel est le but que M. Michel Jacquemin s'est proposé en réunissant en son volume des études très soignées, auxquelles il a consacré plusieurs années de recherches et de travail. Nice, Cannes, Cimiers, Menton, Monaco, ont déjà fourni le sujet de tant de pages descriptives que la matière semblait épuisée. À suivre un cicerone aussi averti, on constate qu'elle est inépuisable. — Pour voir les processions du vendredi saint, on continuera, naturellement, à faire le voyage d'Espagne. Mais il est à croire que, cette année, le *Voyage en Portugal* sera également en faveur. Nombre de curieux de toutes nations voudront connaître les endroits de la récente tragédie, et prolongeront leur séjour sur cette terre de Bragançe qui, avec ses coteaux riants, ses vallées profondes et ses rivières bleues, est vraiment l'un des coins du monde les plus exquis. Au reste, dans le livre, si aimable, de MM. G. de Beauregard et L. de Fouchier (Hachette, 3 fr. 50), qui est le parfait guide du touriste au royaume de Dom Manuel II, les voyageurs pour Lisbonne trouveront, avec mille renseignements utiles de toutes natures, une documentation historique des plus indispensables et des plus captivantes. — Les gens très hardis, ceux qui n'ont peur de rien, pousseront peut-être le dilettantisme de l'actualité jusqu'à se rendre au Maroc pour y passer leurs vacances. Que le livre de M^{lle} Zeys les accompagne ! M^{lle} Zeys est une Française qui a visité le Maroc et qui n'est point M^{me} du Gast. Son ouvrage (*Une Française au Maroc*. — Hachette, 3 fr. 50) nous renseigne sur le peuple de l'islam, ses mœurs, ses coutumes, sur la vie européenne en pays hostile et, aussi, ce qui ne nous intéresse pas moins, sur la vie des femmes musulmanes au harem et sous la tente. D'autre part, une étude curieuse est consacrée par M. Jean Hess à *Israël au Maroc* (Bosc, 3 fr. 50). Ce volume est illustré par la plume même qui écrivit le texte, mais ces dessins ont cette particularité assez originale d'être tout à fait en opposition avec

le récit et de nous présenter en posture plutôt ridicule sinon odieuse des personnages dont M. Hess nous parle en termes plutôt sympathiques. Enfin, deux livres, *la France au soleil* (Sansot, 3 fr.), par M. Henry de Bruchard et les *Souvenirs d'Égypte* (Chalmel, 2 fr. 50), intéresseront spécialement ceux de nos lecteurs qui compteront visiter soit Alger et la Kabylie, soit le Caire et la vallée du Nil.

Théâtre.

L'Apprentie, le beau drame historique de M. Gustave Geffroy, qui obtint, à l'Odéon, un si légitime succès, vient d'être édité par la maison Fasquelle (3 fr. 50). Le tome III du *Théâtre de Jules Lemaitre*, qui paraît également en librairie, joint à deux grandes œuvres connues : *l'Ainée* et *la Massière*, une comédie inédite : *la Princesse de Clèves* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50).

LES ÉTUDES JAPONAISES DE H.G. PONTING

On n'a pas oublié la très intéressante collaboration que nous a donnée, à diverses reprises, M. Herbert G. Ponting, et les belles et curieuses images que nous ont values ses voyages aux Indes, à Ceylan, au Japon. De son long séjour dans l'empire du Soleil Levant, notamment, il a rapporté une admirable série de photographies qu'il se propose d'éditer sous le titre de *Études japonaises*. Six de ces études sont actuellement visibles chez MM. Manzi, Joyant et C^{ie}, au boulevard. Trois d'entre elles seront, pour les lecteurs de *L'Illustration* qui les iront contempler un moment, d'exquises vieilles connaissances. *Sous les glycines de pourpre*, *À l'exposition de chrysanthèmes* et *Au pays des lotus* ont en effet, paru ici. Déjà, les reproductions monochromes que nous en avons données permettaient d'apprécier les qualités qui constituent le mérite des photographies de l'intrepide et passionné voyageur, son habileté comme opérateur, d'abord, et surtout ce sens esthétique affiné qui le guide dans le choix du site et la mise en plaque du sujet, et qui donne au moindre de ses clichés, par le bel équilibre de la composition, la savante opposition des masses lumineuses, le caractère, souvent la poésie d'une œuvre d'art.

Un agrément nouveau est venu ajouter encore au charme de ces planches : d'après des maquettes fournies par des artistes japonais renommés, toutes ont reçu une enluminure discrète, harmonieuse et qui rappelle par plus d'un point les légères, les fraîches impressions à l'aquarelle des vieux maîtres nippons, aujourd'hui disputées à prix d'or.

Sans doute l'ambition de M. Ponting a été tout autre que d'imiter les estampes japonaises. Avec des moyens différents, il a donné une vision nouvelle des paysages, de la vie du Japon, de sa nature si particulière, de ses monuments vénérables. Il a créé, en somme, un art très original, très savoureux.

LES THÉÂTRES

Au Théâtre Sarah-Bernhardt, la *Courtisane de Corinthe*, drame en vers en cinq actes et six tableaux de MM. Paul Bilhaud et Michel Carré permet à l'illustre actrice de mettre en valeur toutes les caractéristiques de son prodigieux talent : expression passionnée des sentiments tour à tour les plus doux et les plus violents, pureté de la diction lyrique, harmonieuse beauté des attitudes au milieu du faste de mise en scène dont elle aime s'entourer. Une fille de roi phénicien, enlevée et brutalement séduite par Pausanias, abandonne son jeune fils à des bergers pour pouvoir, à Corinthe où elle a reconquis sa fortune, se venger voluptueusement des Grecs qu'elle méprise ; elle fait ainsi tomber dans ses filets, au bout de quelques années, le fils de Pausanias, mais elle y attire en même temps son propre fils qu'elle n'a pas reconnu d'abord, et de la rivalité terrible qui éclate entre ces deux jeunes gens naît le drame qui aboutit à la mort de la courtisane, mère douloureuse et torturée. Tandis que l'action principale se déroule et se précipite dominée, comme dans les œuvres antiques, par la menace fatale du destin et des dieux, nous voyons revivre, dans l'agitation de leur existence passée, les poètes, les philosophes, les stratèges, les sénateurs, les courtisanes. C'est un régal pour l'esprit et pour les yeux. Une musique de scène de M. Charles Levadé en souligne délicatement quelques passages.

Le Théâtre Réjane a repris en matinée *le Grillon*, pièce tirée avec bonheur, par M. de Francmesnil, du célèbre conte de Dickens et accompagnée d'une discrète musique de M. Massenet. *Le Grillon* a retrouvé rue Blanche le succès qui l'avait accueilli, jadis, à l'Odéon.

Qui qu'a vu *Ninette* ? de MM. Jules Oudot et Jean Drault, à Cluny, est, dit l'affiche, un « vaudeville-opérette » ; ce sous-titre qualifie exactement la nature de cette pièce, bouffonne sans grivoiserie, agrémentée d'une musique formée d'un pot-pourri de refrains populaires ; au total, spectacle d'une fantaisie réellement divertissante. Une petite étoile y paraît pour la première fois sur les planches : M^{lle} Reine Leblanc.

L'Athénée vient d'ajouter à son désopilant *Boute-en-train*, un acte en vers de M. Louis Forest : *la Ceinture de Balbine* ; le sujet en est fort osé, mais les vers, spirituels, le font néanmoins applaudir.

Un nouveau groupement de jeunes auteurs dramatiques qui s'intitulent modestement « les Essayeurs », nous ont donné, au Théâtre des Arts, la représentation d'un acte, en vers, de M. Fernand Rivet : *le Voyage de la comédienne*, et de trois actes en prose de MM. A. Gandrey et Henri Clerc : *Clapotin*.

Le Voyage de la comédienne est le type de lever de rideau agréablement, élégamment versifié qui convenait à l'ancien Odéon ; M^{lle} Jane Rabuteau l'a joué avec distinction.

Clapotin, comédie dramatique moderne, est un modèle de pièce « bien faite », selon les préceptes de feu Sarcey. Le sujet — une fille qui, pour sauver sa mère coupable, se sacrifie en acceptant d'épouser un homme qu'elle ne peut pas aimer — le sujet est nettement posé ; les auteurs en ont tiré successivement et logiquement toutes les scènes « à faire » ; elles étaient nombreuses, ils les ont traitées avec adresse et vigueur et ont procuré à M. Duquesne, dans le rôle de Clapotin, mari aveugle et père peu clairvoyant, l'occasion d'être fort applaudi.

« LES BOUFFONS » EN AMÉRIQUE

Les Bouffons, l'exquise pièce de M. Miguel Zamacois, dont nos lecteurs ont eu la primeur (9 mars 1907), et dont ils se rappellent la triomphale carrière, sont en Amérique, avec *le Voleur*, de M. Bernstein, le plus gros succès théâtral de la saison.

Devenus *The Jesters*, *les Bouffons* ont été remarquablement traduits en vers anglais par M. John Raphael qui a réussi ce tour de force de transporter dans les vers anglais toutes les qualités « bien françaises » du texte original : grâce, fantaisie et spirituelle gaieté.

La pièce luxueusement « montée » par M. Frohman, l'impresario connu, est jouée depuis le 15 janvier à l'Empire Théâtre de New-York, et une tournée la promène dans les grandes villes des États-Unis.

C'est miss Maud Adams, l'enfant gâtée du public américain, qui interprète, avec un charme et un talent auxquels toute la presse a rendu hommage, le rôle de Jacasse dont M^{me} Sarah Bernhardt a fait une inoubliable création.

La délicieuse silhouette de M^{me} Sarah Bernhardt en Jacasse est présente à toutes les mémoires ; il nous a paru amusant de lui opposer celle de la gracieuse artiste américaine et d'y joindre, à titre de curiosité et à l'intention des bons élèves des écoles Berlitz, la version anglaise du fameux récit de « l'histoire du Zéphyr », aujourd'hui presque classique :

THE STORY OF THE BREEZE

The gentle breeze which stirs the leaves of yonder vine
Recalls to me a tale — a favorite of mine,
A story which one day in an old book I found,
An ancient tome, gaunt, grim, black-lettered, leather-bound,
Which, to me, looking as though 'twere filled with tales of sin
Promised but little of the charm I found within.
'Twas in this book I read the tale which, if you please,
I will repeat tonight. The Story of the Breeze.

A breeze one day, abroad on fun or mischief bent,
Entered a castle grim, traversed the battlement,
And on the terrace found, sitting and spinning there,
A maiden of sixteen, blue-eyed, with golden hair.
Blue were her eyes, and soft as the young sky at dawn,
Or the waves of the lake the breeze had crossed that morn
And as th' intruder tossed a strand of golden hair
The maid looked up and laughed, so sweet, so chaste, so fair
That the breeze, who till then had kissed and whirled away
Over the trees and far, fickle until to-day,
Knew that this time his heart was bound and tethered there
To that child of sixteen, blue-eyed, with golden hair.
For the fair maid had won, won all unconsciously,

A lover without name and whom she could not see.
While the breeze loved to love, and for no royal throne
Would have exchanged his right to love her thus unknown.
Then, as he could not bring her flowers all abloom,
The butter-flies he'd waft in shoals into her room
From forest glades and fields, from near and far, and they
Blue, yellow, red, and green, a quivering bouquet,
He blew into her hair, bejewelled it, and then,
When he grew jealous, swiftly blew them out again.
The scent of new-mown hay he brought in from the fields,
From ev'ry bush and flow'r what each of sweetest yields
Marjoram, meadowsweet, and sage he carried there,
For the maid of sixteen, blue-eyed, with golden-hair.
Sometimes he'd wander off, down into far Provence,
And from the fairest lands of the fair land of France
He would come laden back with orange blossom's breath,
Which he had stolen e'er men crushed the blooms to death.
For all that ailed the maid he found a ready cure;
Were the day stormy, he would fetch her air more pure,
From snowy mountain-tops, and, if she were cold, why
His own love blew so warm he warmed her easily.
When she was reading in works of old bard or sage,
The breeze was waiting there to help her turn the page.
And when at night she slept in her white-curtained bed,
He'd venture till he touched his darling's golden head,
And, drunken with the joy forbidden, dare to sip
A kiss that maddened him from the child's smiling lip.
One day, alas, there came a lord from Aquitaine
To woo and win the maid. He came and came again.
And the unhappy breeze howled in his mad despair.
Came the maid of sixteen, blue-eyed, with golden hair,
Handsome the swan, and rich, strong in his manhood's
"spring



*Miss Maud Adams dans le rôle de Jacasse
[Chicot dans la version anglaise]. — Phot. Sarony.

Blushes, a whispered word, the chaplain, and a ring.
What when a woer's young, rich, and has all to please,
What against such a man, can the most perfumed breeze?
Off went the breeze, and rushed heart-broken, desire-torn,
Into the desert, where, anguished, alone forlorn,
He gathered strength to rush back with unwonted might
Batter the castle walls, howl, the unhappy wight,
As though his storm-tossed soul could in the noise find
peace

Or, with a whirl of rage, could his poor heart release.
And when the sexton old rang out the marriage bell
So fiercely blew that he tolled a funeral knell.
So that no flowers should deck the couple's bridal way,
Every rose-bush swept into sad disarray,
Murdering all the blooms he had caressed of old,
For the sixteen-year bride, blue-eyed, with hair of gold.

NICOLE

He's set me weeping.

JACQUES

I tremble the end to know,

SOLANGE

Poor little breeze!

LE BARON

Upon your lips we hang, Chicot

Finish your story. We are anxious, all, my friend,
With what you've said entranced, to hear how it will end.

CHICOT

Off and away the breeze, sweeping a weary world,
Off and away he went, misery tossed and whirled,
Came back in two years time, back to the castle old
Where dwelt the sweet young wife blue-eyed with hair of
Back to the castle grim and in a cradle there [gold
Found a wee baby girl, blue-eyed with golden hair;
Gently and softly blew, turning the child's toy mill
Eager to win a smile where he had come to kill;
Turning the tiny mill as he had kissed of old
The mother's sweet blue eyes and hair of burnished gold.
Then sunk to endless rest under the mother's chair
To dream of her blue eyes and of her golden hair.

JOHN N. RAPHAEL.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LES ILLETTRÉS DANS L'ARMÉE RUSSE.

La proportion des illettrés, dans l'armée d'une nation, est bien faite pour renseigner sur l'état de l'instruction primaire dans cette nation.

Or les contingents russes de 1905 ont fourni 58 recrues sur 100, ne sachant ni lire, ni écrire; 9 % sachant lire seulement, et 33 % sachant lire et écrire.

UN SOUS-MARIN DE PÊCHE AUX ÉPONGES.

L'éponge fait l'objet d'un commerce considérable, et l'on en récolte une grande quantité sur les côtes tunisiennes. La pêche est difficile; et si les procédés sont nombreux, les uns rudimentaires, comme la pêche à la plongée, la pêche à pied, la pêche au trident; d'autres plus perfectionnés, pêche à la drague ou au scaphandre, tous présentent de sérieux inconvénients. D'autre part, les nombreux essais de culture industrielle de l'éponge ont donné jusqu'ici des résultats médiocres.

M. l'abbé Raoul, vicaire général du diocèse de Carthage, cherche depuis longtemps la formule d'un engin vraiment pratique; avec sa collaboration et celle de M. Rousset, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée vient de construire à la Seyne un sous-marin de pêche fort curieux.

Ce « bateau » se compose essentiellement d'une sorte de bouée cylindro-sphérique, mesurant 5 mètres de longueur sur 1 m. 60 de diamètre, surmontée d'un kiosque formant panneau d'accès à l'intérieur. Ce panneau est muni d'une fermeture analogue aux capots des sous-marins, qui peut se manœuvrer de l'intérieur et de l'extérieur.

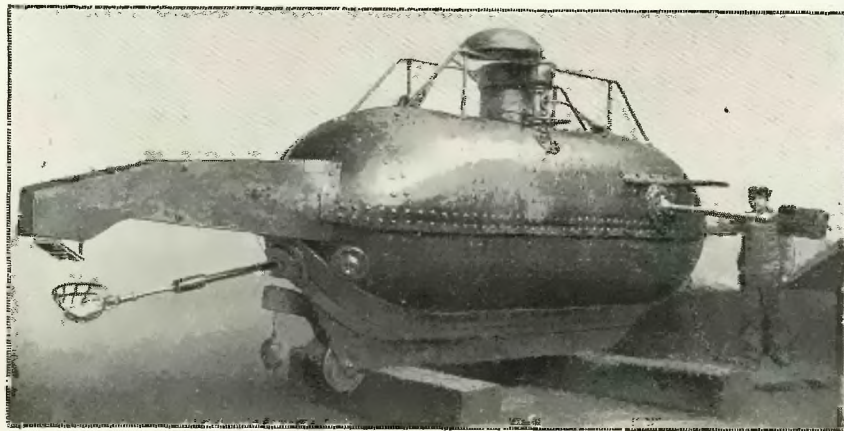
A l'intérieur, on remarque deux réservoirs assez résistants pour recevoir de l'air comprimé à 15 atmosphères et trois water-ballasts, d'une contenance totale de 300 litres, dont le jeu doit produire l'immersion ou l'émersion. Il y a place pour deux hommes.

Un lest en fonte de 680 kilos, placé au-dessous du bateau et pouvant être déclenché de l'intérieur, doit servir à remonter rapidement en cas de danger. Enfin, un plomb de sonde de 20 kilos permet de produire de légers déplacements verticaux.

Quand le sous-marin touché le fond, on peut réduire presque à zéro la pression qu'il y exerce et le faire rouler sur le galet placé à son avant, le déplacement étant produit par l'action de deux rames spéciales, imaginées par M. l'abbé Raoul, qui se manœuvrent de l'intérieur.

A l'avant est encore disposée une corne abritant des lampes électriques qui projettent leur lumière sur le fond. Le secteur, éclairé, est vu par un grand hublot ménagé au-dessus du point de sortie d'une longue pince articulée au moyen de laquelle on cueille les éponges que l'on dépose ensuite dans un panier accroché vers le bout de la corne. Un fil téléphonique et un porte-voix maintiennent la communication constante entre le sous-marin et le bateau remorqueur.

Ce sous-marin a été plongé en rade de Toulon à une profondeur de 100 mètres, pour éprouver sa résistance; après la remonte, on a constaté la complète étanchéité de la coque qui avait parfaitement résisté à cette pression considérable. Le nouvel engin paraît évidemment plus confortable que le scaphandre; l'expérience seule permettra d'apprécier son degré de sécurité et la valeur de son rendement.



Un sous-marin pour la pêche des éponges.

LA COUPE DE MONACO.

La « coupe » offerte par le prince de Monaco pour le vainqueur de la course finale de canots automobiles qui doit être disputée dimanche 12 avril, consiste en une figurine allégorique, création délicate de l'éminent statuaire Allouard. Le sujet, mesurant une hauteur totale de 0 m. 15, représente une svelte néréide, élégamment drapée, qui se dresse au-dessus des flots, sur le dos d'un dauphin. Les nus en ivoire, la tunique en marbre blanc, l'écharpe en marbre rose, le dauphin en argent, la mer en onyx vert du Mexique, les accessoires en or, composent une harmonie polychrome du plus heureux effet. La pièce joint donc, à son caractère purement artistique, la valeur des matières précieuses mises en œuvre.

LA TÉLÉPHONIE SANS FIL.

Nous avons reproduit, il y a quelque temps (4 janvier 1908), une photographie montrant l'installation d'un poste de téléphonie sans fil à bord du *Connecticut*, vaisseau amiral de la flotte américaine. Par une faveur exceptionnelle, l'inventeur du système, qui représente une puissante société commerciale étrangère, a été admis ces jours derniers à utiliser pour ses expériences le poste de télégraphie militaire de la tour Eiffel. Les essais entre le champ de Mars et Villejuif, soit sur une distance de 8 kilomètres, ont donné d'assez bons résultats.

Il ne semble pas possible, pour l'instant, de communiquer à une plus grande distance. Comme un seul poste coûte 12.500 fr., le système ne saurait, dès lors, comporter d'application pratique aux services de la marine ou de l'armée. Nos officiers, d'ailleurs, étudient eux-mêmes la question; les résultats déjà obtenus et qu'ils jugent inutiles de faire connaître, ne le cèdent guère à ceux que l'on a pu constater ailleurs. Il est probable que, dans un délai plus ou moins rapproché, on pourra utiliser les ondes hertziennes pour téléphoner à une assez grande distance; mais il paraît en même temps fort douteux que l'on puisse réaliser la synthonie nécessaire pour adapter ce mode de communication aux exigences d'un service public.

UN PEUPLE CONSERVATEUR.

Dans une récente étude sur des recherches archéologiques conduites en Egypte, M. G. Elliot Smith, professeur à l'Ecole de médecine du Caire, a fait connaître des renseignements intéressants sur la chirurgie des Egyptiens, il y a cinq et six mille ans.

Ses données lui sont fournies par l'étude de momies nombreuses. Parmi celles-ci il en est qui révèlent très clairement à quelle mort succombèrent les défunts dont, après des milliers d'années, des indiscrets viennent déranger les ossements. Ce sont celles que l'on trouve encore munies de pièces de pansements, à cause de fractures en telle ou telle partie du corps. Comme la seule inspection des fragments brisés suffit à faire voir qu'aucun travail de cicatrisation ne s'est produit, il est évident que les sujets présentant les lésions dont il s'agit sont morts quelques heures seulement après l'accident. On a eu le temps de panser leur plaie, mais on n'a pu les guérir. Et il y avait certainement plaie, car les pièces du pansement sont encore tachées de sang. Assez fréquemment, le sujet ainsi blessé présente des fractures au bras ou à l'avant-bras; en outre, il possède des lésions à l'épaule et au crâne. Il n'est pas besoin d'être grand clerc pour deviner qu'il ne



Coupe des canots automobiles de Monaco, par Allouard.

s'agit pas là d'un accident quelconque. Tout indique qu'on est tombé à coups de bâton sur le sujet, et qu'on l'a frappé au haut du corps, et que le malheureux a essayé de parer les coups en élevant ses bras au-dessus de la tête. Si l'on ajoute à ceci la circonstance qu'il s'agit souvent d'une femme, et d'une femme jeune devant devenir mère avant longtemps, il est difficile de ne pas conclure qu'on se trouve en présence d'un drame de famille. La constitution de celui-ci est même facile, malgré les cinq mille ans qui se sont écoulés depuis. Ce qui intéresse le chirurgien dans cette affaire est le fait que les attelles dont on faisait usage à l'époque lointaine dont il s'agit sont exactement celles que les esclaves indigènes du vingtième siècle emploient encore pour traiter les fractures. La matière, la forme, le mode d'adaptation sont identiques. Il n'y a probablement pas de tradition médicale qui se soit aussi longtemps continuée.

LES CHIENS DE TRAIT.

De nombreux exemples, pris à l'étranger, montrent que le chien peut rendre de grands services comme animal de trait.

Les attelages de chien sont d'un usage courant en Suisse, dans certaines provinces d'Allemagne, en Hollande, et surtout en Belgique, où ils sont surtout appréciés par de très intéressantes industries populaires (colporteurs, marchands forains, laitiers, etc.) qui leur demandent d'importants services. Toujours ces animaux se montrent capables d'une énergie et d'une endurance remarquables, traînant sur de longs parcours, à de rapides allures, des charges représentant plus de dix fois leur poids.

M. Reul, professeur à l'Ecole vétérinaire de Bruxelles, décrit comme il suit le chien convenant le mieux au trait :

Le chien de trait sera de grande taille, de 65 à 70 centimètres, et bien conformé. Les membres seront gros et forts, garnis de muscles épais au bras et à la cuisse, dans d'excellentes conditions d'aplomb. Les doigts seront bien rapprochés, bien voûtés, courts et gros, disposés en pattes de chat. La face plantaire sera garnie de soles dures et épaisses pouvant résister longtemps à la marche, sans trop s'user. Le dos et les reins seront en horizontale, courts, larges, épais, capables de supporter un lourd poids sans fléchir. La poitrine ample et large, le ventre modérément développé.

On recherchera de préférence des chiens de poil court. Un chien présentant ces qualités fera un excellent service. La race importe peu.

En Flandre, les chiens s'attellent dès l'âge de dix mois. La plupart d'entre eux traînent des poids de 250 à 300 kilogrammes tous les jours, sur un parcours de 20 à 30 kilomètres. Ils sont faciles à nourrir et d'un entretien peu coûteux.

NOS MORTS AU MAROC

Le 29 mars, au cours d'une opération dirigée par le général d'Amade dans la région des Mdakra, notre cavalerie, composée d'un peloton du 6^e chasseurs et d'un du 1^{er} spahis, s'est trouvée en présence de



Le lieutenant Sylvestre.
Phot. Guonic.

300 fantassins marocains, qui ont surgi subitement de hautes cultures. On a pu la dégager, mais nous avons eu 8 tués, parmi lesquels les deux officiers commandant les deux pelotons, le lieutenant Sylvestre, du 6^e chasseurs, et le lieutenant du Boucheron, du 1^{er} spahis.



Le lieutenant du Boucheron.
Phot. Schnelli.

Le lieutenant Sylvestre était né le 30 juin 1878, à Plaurimont-Jaumières (Dordogne). Il sortait du rang : entré au service en 1896, il avait été promu lieutenant le 1^{er} avril 1905.

Le lieutenant Pierre Bramaud du Bou-



Saint-Raphaël sous la neige. — Photographie Bandieri, prise le 6 avril.

cheron, originaire de Limoges, n'était âgé que de vingt-six ans. Sorti de Saint-Cyr en 1903, dans les premiers de sa promotion, il était lieutenant depuis le 1^{er} octobre 1905.

Son frère, enseigne de vaisseau, fut blessé à bord du *Iéna*, lors de la fameuse catastrophe.

LES ÉLECTIONS PORTUGAISES

A Lisbonne, pendant les trois journées des 5, 6 et 7 avril, les élections générales — qui, partout ailleurs, dans le Portugal, se sont effectuées avec un calme absolu — ont donné lieu à des scènes de désordre regrettables et à des collisions sanglantes.



LES TROUBLES DE LISBONNE. — Patrouilles de lanciers devant Santo-Domingos. — Photographies Benoliel.

La première de ces échauffourées s'est produite dans une église du district ouvrier d'Alcantara. Un monarchiste ayant été soupçonné d'avoir voté deux fois fut maltraité, ainsi que l'officier de la garde municipale qui avait pris sa défense. On dut, pour renforcer la police impuissante, envoyer des troupes à cheval qui, reçues à coups de pierres, firent usage de leurs armes. Plusieurs manifestants tombèrent.

A Santo-Domingos, d'autre part, au centre de la ville, des groupes d'électeurs appartenant aux partis avancés, tentèrent d'enlever de l'église l'urne et les bulletins de vote pour les soustraire à la garde du curé pendant la nuit. La police dut encore requérir la troupe pour balayer la place. Des coups de feu furent tirés contre les soldats qui répondirent par une véritable fusillade : 7 morts et 70 blessés dimanche soir, 200 personnes arrêtées de dimanche à lundi, et 500 autres de lundi à mardi, tel est le triste bilan de ces trois journées pendant lesquelles la population de Lisbonne, terrorisée, a cru revivre les mauvaises heures de la tragédie récente. L'ordre a été enfin rétabli à force de troupes, les grandes places ayant été occupées par des

d'un numéro vraiment original la collection des vues de Saint-Raphaël.



Signes tracés avec le sang des victimes sur un mur de la place Santo-Domingos.



L'urne gardée par la troupe dans l'église de Santo-Domingos, où ont été tuées huit personnes.